

CHAPITRE 5

Freinet à Vence (de 1935 à 1940)

[La construction de la nouvelle école](#)
[L'ouverture de l'école Freinet de Vence](#)
[L'école Freinet et la guerre d'Espagne](#)
[L'expansion du mouvement](#)
[A nouveau à l'épreuve de la guerre](#)

La construction de la nouvelle école

Un embryon d'école au Pioulier :

Il est probable que Freinet avait dû consacrer quelque temps à rendre habitable la rudimentaire propriété du Pioulier. Elise Freinet écrit dans *L'Ecole Freinet, réserve d'enfants* (EFRE, Maspéro) : "*Dès octobre 1934, nous entrions dans "notre domaine". Nous nous installons dans les trois pièces de la maison et le garage attenant*" (p.23). Madeleine Bens, sa fille, précise (Bulletin des Amis de Freinet, n°59, p.4) qu'elle n'avait pas 4 ans à son arrivée au Pioulier, ce qui daterait cet emménagement un an plus tôt. Pour ceux qui connaissent l'école Freinet, il s'agit de la petite maison de pierre située à gauche, en haut de l'allée qui monte de l'entrée ; un bâtiment à un étage est venu ensuite s'y adosser. Plus tard, sa toiture fut transformée en terrasse.

NPP énumère les premiers enfants réunis dans "l'embryon d'école" avec sa fille Baloulette : «*Annie, la première venue (dont la famille juive avait été chassée d'Allemagne) a cinq ans, quelques mois seulement de plus que notre propre fille... Puis vint Boris (sept ans), Juif polonais, Noël (huit ans), fils d'amis parisiens, et Pigeon (huit ans), fille de journaliste.*» Le groupe ne comprend que trois enfants d'âge scolaire, ce qui ne nécessite donc aucune déclaration d'ouverture d'école. Par contre, cela a nécessité l'agrandissement de la petite maison par un dortoir au toit de tôle.

Freinet écrit en 1962 dans *Techniques de Vie* (n°13, p.3) : *En même temps que nous nous occupions de nos cinq élèves et que nous rodions déjà les bases de notre vie communautaire, je me rendais tous les jours à St-Paul à pied pour régler les affaires de notre coopérative où travaillaient deux employées qui nous étaient totalement dévouées.*

Elise et sa fille écrivent que c'était à vélo et un texte d'enfants le confirme: "*Chaque matin, papa part à St-Paul à vélo. Il va travailler à la CEL. Dans sa musette, il a des fruits pour son repas. Il revient vers trois heures pour travailler avec les maçons.*"

Le chantier de la future école :

Freinet, dans la suite de l'article cité, décrit la construction de la future école : *Faute d'appuis et de crédits, force nous a été de construire nous-mêmes, pièce à pièce, selon les responsabilités et l'aide financière de parents ou d'amis, et surtout de mettre sans cesse la main à la pâte, piochant, tirant du sable, manoeuvrant un concasseur rudimentaire pour la fabrication d'agglomérés, faisant face à toutes les exigences d'un chantier où la folle bonne volonté tenait souvent lieu de compétence. Nous faisons vraiment, dans tous les domaines, notre tâtonnement expérimental et les résultats, ma foi, furent pourtant à la mesure de nos espoirs. (...) Un bâtiment central était monté avec, au rez-de-chaussée, la cuisine et les réserves; au premier, la salle à manger et le bureau; au second un dortoir et l'unique pièce qui constituait tout notre logement personnel.*

Il s'agit du bâtiment à trois niveaux situé près du bassin d'arrosage (promu au rôle de piscine des enfants). Puis ce sera la construction, juste à côté, du bâtiment d'école, un simple rez-de-chaussée (plus tard rehaussé d'un étage) juste en contre-bas.

Elise décrit ainsi le chantier : *"Les maçons sont là, en effet, s'employant avec ardeur à la construction de notre école. Ce sont des camarades (il s'agit de militants de gauche du secteur, pour la plupart communistes). Freinet s'intègre tout naturellement à l'équipe. Ils ont fait avec lui un accord qui convient à leur condition de vie et à la nôtre : ils sont payés en fin de semaine et peuvent quitter momentanément le chantier si des obligations personnelles les appellent ailleurs, ou si les subsides manquent à l'employeur, à moins qu'ils n'acceptent un paiement à retardement quand la bourse de Freinet est mieux garnie. (...) Le dimanche, des jeunes des Jeunesses communistes venaient prêter main forte. Ils connaissaient Freinet avec lequel ils avaient créé un ciné-club et organisé des séances de libre discussion dans les perspectives d'une culture marxiste. Pour ces dimanches d'abondante main d'oeuvre, je faisais une vraie "popote de régiment", préparée en plein air et que l'on mangeait à la bonne franquette, dans une joyeuse détente."* (EFRE p.24-25)

Une photo montrant les enfants portant des briques a parfois fait dire que Freinet avait construit son école avec ses élèves. Madeleine Bens (BAF 59) rappelle qu'ils se contentaient parfois de faire la chaîne pour le transport de certains matériaux.

Un malade très actif :

A St-Paul, les adversaires de Freinet qui prétendaient vouloir seulement mettre fin à son influence "bolchevique" sur les enfants du village, s'indignent de le savoir payé, non pas à ne rien faire, mais à préparer des lendemains qui ne leur laissent rien présager de bon. Un député de droite a même demandé la suppression de son traitement (EP 5, déc. 34, p. 101).

L'administration n'ignore pas l'avancement des travaux du Pioulier et la participation de Freinet au chantier. Elle s'émeut de l'incompatibilité d'un congé de longue durée avec de telles activités. Freinet répond que son médecin lui a conseillé l'exercice en plein air afin de consolider sa santé. Il sait aussi qu'il aura bientôt épuisé toute possibilité de congé et devra demander la retraite proportionnelle anticipée à laquelle lui donne droit son titre d'invalidé de guerre. C'est la demande qu'il dépose pour la rentrée d'octobre 1935, date à laquelle il a décidé d'ouvrir son école.

L'annonce de l'ouverture aux militants :

Depuis les réactions du congrès de Reims et la mise au point de Freinet en octobre 33 (EP 1, p.6),

on ne publiait plus rien sur la nouvelle école. Le 10 avril 35, paraît dans le n°12 de *L'Éducateur Prolétarien* (p. 269), une annonce d'offre d'emploi : *Nous désirerions engager à Pâques, pour la préparer au service de notre école nouvelle, qui ouvrira en octobre, une jeune fille (de préférence orpheline), naturaliste si possible, aimant les enfants et capable de s'initier aux soins et à la cuisine naturalistes, en complétant son éducation.*

Le n° 17 (25 mai) s'ouvre par un article de six pages annonçant l'ouverture de l'école Freinet: *Notre école nouvelle ouvrira ses portes à Vence le premier octobre prochain.* (Freinet reprend les arguments déjà exposés pour justifier sa décision de créer sa propre école) *Inutile de dire que notre école travaillera intégralement selon nos techniques dont nous avons, à maintes reprises, précisé les fondements. Notre réalisation nous permet tout spécialement de montrer les bases physiologiques, matérialistes, de l'éducation : c'est sur cet aspect original de notre effort que nous insisterons.* (cet aspect sera plus largement développé dans le dépliant) (...)

Il faut maintenant que notre école vive, commercialement parlant. Nous avons fort heureusement pu réunir, grâce à l'appui généreux de nombreux parents et amis, les fonds nécessaires pour asseoir une oeuvre qui sera totalement libre de toute ingérence politique et sociale quelle qu'elle soit. Il ne nous reste qu'à recruter nos élèves, ou plutôt à compléter le recrutement puisque nous avons déjà 10 à 12 places promises sur la vingtaine qui sera disponible. Et nous voudrions que, avec l'aide de nos camarades, les places restant à pourvoir soient occupées par des enfants pauvres d'ouvriers ou de paysans. (pour cela, Freinet préconise la constitution de comités départementaux qui prendraient en charge la pension mensuelle d'un enfant : 350 F environ).

Dans le même n°, un appel à collaborateurs : *Nous apprenons que nul instituteur public ne peut exercer dans une école privée s'il n'a, au préalable, démissionné de sa fonction. Nous ne pouvons pas, pour l'instant, demander à des camarades titulaires d'abandonner une situation dont nous ne pouvons pour l'instant garantir l'équivalent. Mais nous savons, hélas! que les jeunes gens sans travail ne manquent pas. C'est parmi eux que nous recruterons nos collaborateurs.*

Il nous faudrait au moins, pour octobre, un instituteur et une institutrice, ou plutôt deux aides pour guider et entraîner nos enfants. Pour cette besogne, les titres nous importent moins que la jeunesse, l'élan, le dévouement total à l'enfant, la capacité de s'effacer devant les nécessités de notre nouvelle éducation, la possibilité d'être des entraîneurs pour les diverses activités : marche, jeux, chants, travaux manuels, etc... Nous demandons aux camarades que ce travail intéresse de nous écrire.

Dans le n°18 (EP du 10 juin 35), est encarté un dépliant de 4 pages illustrées, grand format. Voici le contenu de ce véritable manifeste éducatif dont nous respectons les passages en caractères gras :

L'ÉCOLE FREINET A VENCE (ALPES-MARITIMES)

Votre enfant est nerveusement fragile

..... comme l'immense majorité des enfants, hélas!

Vous comprenez que le surmenage irrationnel de l'école publique lui est funeste ; la disharmonie profonde qui en résulte se traduit par un caractère difficile qui vous inquiète, par des défauts ou des faiblesses contre lesquels vous vous sentez impuissants.

Pour des raisons diverses et multiples, le milieu familial ne parvient pas à rétablir un équilibre

normal des fonctions organiques elles-mêmes.

Et vous êtes inquiets! L'Ecole Freinet vous rassurera.

Elle rétablira votre enfant.

Elle lui redonnera vigueur et vitalité, élan et enthousiasme ; elle en fera un pionnier, un homme!

Santé et harmonie du corps d'abord, indispensables à l'harmonie intellectuelle et morale, et aux progrès éducatifs.

NOUS VOUS OFFRONS :

- Le séjour idéal dans un coin de la Côte d'Azur particulièrement favorisé, des locaux admirablement situés, à l'air, au soleil, près des bois, aux abords d'une fraîche rivière.

- Une nourriture spécifiquement saine, réglée par Mme Freinet elle-même, auteur d'un livre que vous devez connaître (Principes d'alimentation rationnelle, 15 F.); alimentation à prédominance fruitarienne, avec légumes et fruits naturels, pain cuit sur place avec de la farine naturelle moulue au moulin spécial de la maison.

- Une thérapie basée sur la technique du professeur Vrocho, de Nice, et qui fait merveille : désintoxication par sudations et réactions, exercices, marches, jardinage, travaux en plein air.

- Une harmonisation de la vie dans un cadre régénérateur, où l'enfant sent naître sa puissance et accroître ses possibilités de travail et d'effort.

L'ensemble de ces conditions heureusement réalisées à l'ECOLE FREINET, donnent une base nouvelle à la pédagogie. Cette action harmonisatrice suffit à elle seule à rectifier la plupart des déficiences dont les enfants sont affectés, donne de l'audace aux faibles et aux timides, du courage aux peureux, de l'entrain et de l'activité aux paresseux, de l'altruisme aux égoïstes. Elle permet à tous de profiter au maximum des éléments éducatifs qui seront à leur libre disposition.

Ce que sera l'éducation à l'Ecole Freinet :

Notre Education sera polytechnique, c'est-à-dire que l'enfant sera entraîné aux diverses activités sociales : travail des champs, qui en sera la base - arboriculture, agriculture, travail ménager _ menuiserie, filature, tissage, poterie - travaux mécaniques divers - contact et travail régulier avec les paysans, les artisans et les ouvriers de la région.

Notre Education sera communautaire : L'ECOLE FREINET sera le domaine des enfants, où tout est étudié et réalisé pour les enfants. C'est d'une heureuse coopération entre enfants, entre enfants et adultes aussi, que naîtra la formation sociale idéale des élèves qui nous sont confiés.

Notre école travaillera naturellement selon les techniques Freinet de libre expression individuelle.

Pas de cours classique ; une école conçue, matériellement et techniquement selon des données entièrement nouvelles. Chez les enfants régénérés par nos soins, une puissante soif de connaissances, un invincible besoin de création et d'action. Et, à l'Ecole, tous les outils, tout le matériel, tous les documents susceptibles de satisfaire ces besoins : Imprimerie à l'Ecole, échanges

réguliers avec d'autres écoles, Fichiers scolaires, Bibliothèque de travail d'une richesse incomparable, appareil de prise de vues et cinéma, Photographie et projections, Radio, Disques.

Nous garantissons que, pour ce qui concerne l'acquisition exigée des écoles, nos enfants, dès qu'ils auront franchi la crise difficile de la désintoxication - plus ou moins longue selon l'état physiologique des individus - seront en mesure de soutenir avantageusement la comparaison avec les écoles officielles, d'affronter même avec succès les examens - étant entendu cependant que nous ne saurions nous proposer comme but la conquête de diplômes dont nous connaissons la vanité, ni accepter un bourrage contraire à nos principes de vie.

Nous faisons irrésistiblement confiance en la vie.

Nous régénérons les enfants, physiologiquement, d'abord ; psychiquement, intellectuellement, moralement et socialement ensuite.

Ces enfants régénérés, vitalisés, nous les aidons à conquérir le monde qui les entoure, à se rendre maîtres des techniques qui seront leur force.

De tels enfants, animés par cet invincible potentiel d'activité et de vie, sauront faire puissamment leur chemin.

Notre récompense sera, non pas d'avoir formé et dirigé vos enfants, mais de leur avoir redonné cette puissance et cette force qui restent seules souveraines dans la conquête intrépide du monde.

L'Ecole reçoit des enfants des deux sexes, entre 4 ans et 14 ans.

*(Ecole de garçons, dirigée par Freinet, - Ecole de filles, dirigée par Mme Freinet, conformément aux règlements en vigueur *)*

Les prix de pension complète varient entre 350 et 400 F. selon les enfants. La mensualité est payable d'avance et part du 1er ou du 15 de chaque mois.

L'ECOLE OUVRIRA LE 1er OCTOBRE 1935

Pour tous renseignements complémentaires, écrire à :

C. FREINET, Vence (Alpes-Maritimes)

Les passages en caractère gras le sont dans le texte de Freinet.

Un court appel dans le même numéro de la revue demande aux groupes de constituer des comités de pupilles de l'Ecole Freinet. Il ne reste plus qu'à ouvrir légalement l'école, ce qui ne se fera pas sans obstacles.

* Devant les problèmes administratifs posés par l'ouverture d'un internat, Freinet préférera déclarer une école mixte, séparée juridiquement de la pension.

[\(retour\)](#)

L'ouverture de l'école Freinet de Vence

(août 1935- juillet 1936)

Un an de conflit avec l'administration :

Les dossiers de l'enseignement privé des Alpes-Maritimes (entreposés aux Archives Départementales de Nice sous la cote 27788) permettent de jeter un regard précis sur les démêlés administratifs suscités par l'ouverture de l'école Freinet à la rentrée scolaire de 1935.

Deux poids, deux mesures :

Pour situer l'état d'esprit de l'administration académique de l'époque, voici quelques documents antérieurs très significatifs.

- Le 1er mars 1926, l'Inspecteur d'Académie de Nice sollicite l'avis du Préfet. Il a reçu du Ministre de l'Instruction Publique, E. Daladier, une dépêche demandant la nomination dans son département d'un instituteur originaire de l'Isère, actuellement sans emploi, que la maladie de sa femme contraint à résider dans les A.M. Faute de renseignements, l'I.A. de Nice en réfère au préfet qui, le 8 mars, demande à son collègue de Grenoble tous renseignements utiles sur le compte de cet instituteur, "*notamment sur son attitude et ses opinions politiques*". Le 10 avril, le préfet de l'Isère répond que l'intéressé, en congé sur sa demande, a quitté Grenoble depuis 3 ans environ. Il était connu comme militant actif du parti communiste, membre de l'ARAC (Association Républicaine des Anciens Combattants) et du groupe Clarté. "*L'intéressé, très intelligent, était connu de mes services de police comme étant organisateur de réunions au cours desquelles il prenait souvent la parole*". Il serait, croit-on, rédacteur au journal *L'Humanité*. Le document ne précise pas si l'instituteur a obtenu sa nomination. Un autre document de la même époque fait penser que non.

- Le 7 janvier 1926, le Cartel syndical des Services Publics des A.M. demande audience à l'Inspecteur d'Académie de Nice pour l'entretenir du cas de M. Spinelli, instituteur à Menton, qui se plaint de ne pouvoir obtenir sa nomination à Nice. Dès le 8, l'I.A. sollicite l'avis du préfet sur la suite à donner à cette démarche.

Quelque temps plus tard, c'est le Préfet lui-même qui répond à une question du Ministre de l'Intérieur, sans doute à la suite d'interventions à l'échelon ministériel. Il explique ses raisons de ne pas donner satisfaction à Spinelli, en raison de son action communiste, comme second de Barel. Ajoutons qu'en 1927 Spinelli comme Barel feront partie du groupe de l'Imprimerie à l'Ecole et qu'ils aideront Freinet à se défendre syndicalement.

Ces documents, tirés du dossier 25885 des Archives départementales de Nice, en disent long sur la soumission étroite des autorités académiques à l'égard du préfet, dont l'avis est sollicité avant toute décision et l'emporte sur toute autre considération, fût-elle une intervention du ministre de l'Instruction Publique lui-même.

Symétriquement, comment réagissent ces autorités à l'égard de l'enseignement privé du département? Un fait divers, un peu plus ancien, ne manque pas de saveur.

- En novembre 1921, deux fillettes, internes à l'institution Monpensier, pension primaire privée de filles à Vence, ont fugué et sont revenues dans leur famille en se plaignant de la nourriture et de la vie dans cette école. Les parents s'en inquiètent auprès de l'administration.

L'inspecteur primaire de Grasse, dépêché pour enquête sur les lieux, découvre une situation pour le moins surprenante. Alors que la directrice en titre est officiellement en congé de maladie, elle a en fait revendu l'établissement à sa remplaçante, sans en avoir informé la Préfecture et l'Académie, comme la loi l'y oblige.

L'inspecteur fait état de rumeurs qui circulent dans Vence, selon lesquelles la directrice aurait eu des "relations coupables" avec son collègue, le directeur de l'Institution Moderne*, internat privé de garçons. Cette liaison aurait provoqué des scènes violentes de l'épouse du directeur. Le bruit court même que le départ précipité de la directrice serait motivé par sa grossesse et qu'elle aurait disparu pour avorter ou accoucher clandestinement. Les derniers temps, le curé refusait d'aller dans ces institutions pour enseigner le catéchisme et la crainte du scandale a poussé la directrice à revendre son établissement. Son collègue masculin devrait en faire autant incessamment.

L'inspecteur conclut en dédramatisant la situation. La fugue des fillettes peut être attribuée à l'ennui. La régularisation administrative par la nouvelle directrice donnera l'occasion de vérifier la bonne tenue hygiénique de l'établissement. Affaire à classer, par conséquent.

*C'est dans cette même institution qu'en 1929, un élève de Freinet déclarera avoir subi des brimades (n° 16 des *Extraits de La Gerbe*).

Pour son école, Freinet bénéficiera-t-il de l'indulgente neutralité concernant les établissements privés ou de la rigueur impitoyable visant les militants politiques et syndicaux ?

Une astuce pour créer une école mixte avec internat :

Freinet sait que, d'après les règlements français, s'il a le droit d'ouvrir une école privée mixte, celle-ci ne pourra comporter d'internat recevant à la fois filles et garçons. Comme il tient à la coéducation, il contourne cette difficulté en dissociant administrativement les deux établissements. Sa belle-mère, Madame Veuve Lagier-Bruno, qui a participé au financement de l'achat de la propriété, est déclarée propriétaire d'une pension pour enfants (inscrite au Registre du Commerce de Grasse sous le n° 4754), se trouvant à proximité immédiate de l'école Freinet. Bien que ce soit cousu de fil blanc, la situation est juridiquement défendable puisque l'école et la pension fonctionnent dans des locaux séparés (de quelques mètres).

Les démarches légales :

Fin août 1935, Freinet engage la procédure d'ouverture de son école.

- Le 24 août, il dépose à la mairie de Vence, une déclaration d'ouverture d'une école privée mixte. Cette déclaration est affichée en mairie le 30 août. Dès ce jour, Freinet informe officiellement le Préfet de son intention d'ouvrir une école privée dans sa propriété du Pioulier à Vence. Il ne mentionne pas dans cette lettre l'affichage de sa déclaration à la mairie de Vence.
- Le 21 septembre, il s'inquiète auprès du Préfet de n'avoir pas reçu le récépissé de déclaration qu'il doit joindre au dossier d'ouverture auprès de l'Inspection Académique. Préfet et maire se renvoient la balle et c'est seulement le 15 octobre que Freinet récupère le certificat d'affichage du maire.
- Le 25 octobre, le Ministère de l'Instruction Publique transmet à l'Inspecteur d'Académie de Nice ampliation de l'Arrêté admettant Freinet à la retraite à compter du 1er octobre. Le 28, l'I.A. informe le Préfet qu'il a reçu le 14 de Freinet un dossier d'ouverture d'école privée mixte mais qu'il y manque le récépissé de la Préfecture. Il ajoute : *"M.Freinet n'est pas encore admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite. La demande d'ouverture ne peut donc pas être examinée en ce moment."* En admettant qu'il n'ait pas encore reçu copie de l'arrêté, l'I.A. sait manifestement que la procédure est en cours. Lui aussi tente au maximum de retarder la procédure.
- Enfin, le 31 octobre, la Préfecture envoie le récépissé de la déclaration d'ouverture. Le 6 novembre, l'I.A. transmet le récépissé réglementaire de son administration pour l'autorisation d'ouverture.

Maire, Préfet et Inspecteur d'Académie ont tout fait pour retarder les formalités. Maintenant, le dossier est complet, plus rien ne s'oppose à l'ouverture légale de l'école Freinet.

Il faut dire qu'en réalité, Freinet n'a pas attendu pour ouvrir son école. Le 23 octobre, alors que la procédure administrative n'était pas encore terminée, les enfants impriment la liste des 13 élèves du moment. Il y a 5 garçons et 8 filles : quatre enfants de 5 ou 6 ans, trois de 7 ans, trois de 8, deux de 9 ou 10 ans, un seul va avoir 13 ans.

On pourrait croire que, désormais, l'école va suivre son cours sans histoire. Ce serait compter sans l'acharnement administratif.

L'interdiction d'ouverture :

- Le 5 décembre, arrive chez le Préfet de Nice un télégramme du Ministre de l'Education Nationale ainsi rédigé :

PRIERE INFORMER EXTREME URGENCE INSPECTEUR D'ACADEMIE PREFERABLE FAIRE OPPOSITION OUVERTURE ECOLE PRIVEE FREINET A VENCE SEULEMENT POUR MOTIF INTERNAT

- Le même jour, est envoyée à l'I.A. une lettre plus explicite.

Vous m'avez rendu compte que M.Freinet,, instituteur public en retraite, vient de produire un dossier en vue d'ouvrir une école privée mixte à Vence (quartier du Pioulier) dans une propriété lui appartenant. L'enquête faite par l'I.P. de Grasse a établi que le local proposé comprend trois immeubles :

a) un local neuf conforme au plan présenté

b) une grande maison qui serait une "maison de famille" (dirigée par la belle-mère de M.Freinet), à quelques mètres à peine du local proprement dit

c) une autre maisonnette annexe de la "maison de famille" où une salle a été transformée en dortoir (comptant actuellement 8 lits.).

Il paraît bien que la "maison de famille" ne constitue qu'un internat privé, annexé clandestinement à l'école; ces deux établissements n'étant pas indépendants et un intérêt commun existant entre l'école et la maison logeant les élèves (Grenoble 17.1.13 - Dijon 22.12.09)

Dans ces conditions, j'estime avec vous qu'il y a lieu de former opposition à l'ouverture de cette école pour le motif de défaut de déclaration d'un internat privé (qui, du reste, ne peut pas être établi dans une école mixte (article 177 de Décret du 18.1.1887) existant sous la désignation fictive de "maison de famille"

Signé : le Ministre M.Roustan

• Dès réception, l'I.A. de Nice envoie à Freinet un télégramme :

JE FAIS OPPOSITION OUVERTURE DE VOTRE ECOLE PRIVEE MIXTE A VENCE. MOTIF
DEFAUT DECLARATION INTERNAT PRIVE MIXTE. LETTRE SUIV

ONETO Inspecteur d'Académie

• Suit une lettre :

A la date du 6 novembre dernier, je vous ai adressé le récépissé réglementaire relatif à la demande d'autorisation en vue d'ouvrir une école primaire mixte au quartier du Pioulier à Vence, dans une propriété vous appartenant.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, à la suite de l'enquête à laquelle j'ai fait procéder, je fais opposition à l'ouverture de votre école pour le motif suivant :

Défaut de déclaration d'un internat mixte

Cette lettre fait suite au télégramme officiel que je viens de vous adresser ce matin.

L'Inspecteur d'Académie: Onéto

• Immédiatement, conformément au principe du dédoublement juridique des établissements, Mme Lagier-Bruno réagit. Elle proteste contre le retard d'ouverture de l'école privée proche de sa pension.

• Le 24 décembre, le Préfet, sur proposition de l'I.A., désigne l'Inspecteur Primaire de Nice-Ouest comme rapporteur de l'opposition administrative à l'ouverture de l'école Freinet. Il convoque le Conseil Départemental de l'Enseignement Primaire pour le 3 janvier 1936 à 10 heures et invite C.Freinet à y comparaître. Le rapport et les pièces du dossier seront à sa disposition le jeudi 2 janvier, à partir de 9 H 30.

Le Conseil Départemental est composé du Préfet, de l'I.A., de 2 inspecteurs (le rapporteur plus celui de la circonscription : Grasse), des deux directeurs d'E.N., de 4 conseillers généraux, de 2 instituteurs publics, 2 institutrices publiques, 2 instituteurs privés.

- Le 3 janvier, le Conseil Départemental confirme, par 9 voix contre 4 et 2 abstentions, l'opposition de l'I.A. à l'ouverture de l'école Freinet. Les enseignants publics ont soutenu Freinet en votant contre, alors que les enseignants privés se sont abstenus. Tous les autres (sauf un conseiller général absent) ont voté contre Freinet. Le 9, le garde-champêtre de Vence vient notifier à Freinet l'opposition à l'ouverture.
- Le 18, Freinet dépose son dossier de pourvoi qui est transmis au Ministère.
- Le 5 février, l'I.P. de Nice-Est (rappelons que Vence n'est pas dans sa circonscription; c'est le 3e inspecteur mêlé au dossier) est envoyé par l'I.A. enquêter au Pioulier. Il constate que l'école fonctionne. Freinet déclare qu'il a 14 enfants d'âge scolaire, que son école n'a aucun caractère clandestin et qu'elle est régulièrement ouverte puisqu'aucune opposition n'avait été faite dans un délai d'un mois à partir du dépôt du dossier d'ouverture.
- Aussitôt l'I.A. demande au Procureur de la République de Grasse de poursuivre Freinet pour infraction à l'article 40 de la loi organique du 30.10.1886.

Mais le recours déposé par Freinet ne peut être désormais tranché qu'à Paris. Manifestement, Freinet a dû s'entourer de conseils juridiques, probablement grâce à ses amis syndicalistes. Si l'administration a découvert le point faible de sa position, elle a réagi trop tardivement. Pourquoi, malgré une volonté évidente d'empêcher l'ouverture, a-t-elle choisi si tard le terrain où elle avait toutes les chances de la bloquer? Parce que les vraies motivations étaient ailleurs. Elles sont clairement exprimées dans une lettre envoyée par le Ministère de l'Education Nationale à l'I.A. de Nice, le 4 janvier 36.

Pour faire suite à mes précédentes communications (ne se trouvant pas dans le dossier), relatives à M.Freinet, instituteur retraité qui a déclaré son intention d'ouvrir à Vence une école primaire privée, j'ai l'honneur de vous faire connaître que M. le Ministre de l'Intérieur (souligné par moi) a appelé mon attention sur l'action pédagogique révolutionnaire à laquelle se livrerait cet ancien maître.

M.Freinet aurait été aidé par la Fédération Unitaire de l'Enseignement et par toutes les organisations révolutionnaires de la région pour créer "une école populaire pour enfants prolétariens" qui serait actuellement ouverte.

Une souscription aurait été ouverte auprès des instituteurs de toutes tendances pour assurer le fonctionnement de l'école. Les fonds ainsi recueillis auraient été adressés au secrétaire du Syndicat Unitaire des Alpes-Maritimes.

Je vous serais obligé de vouloir bien me renseigner à ce sujet.

Pour le Ministre et par autorisation,

Le Directeur de l'Enseignement Primaire

Th. Rosset

C'est probablement la servilité même de l'administration académique, à l'égard du pouvoir politique et de ses obsessions, qui lui a fait méconnaître les points faibles du dossier sur lesquels il était facile de coincer Freinet dès le début. Comme il s'agissait, depuis l'affaire de St-Paul, d'un dossier politiquement chaud, chacun voulait d'abord se couvrir auprès de ses supérieurs, d'où le dépassement des délais.

La victoire de Freinet :

L'épilogue n'intervient qu'en juillet 1936. Entre temps, un événement majeur s'est produit : la victoire électorale du Front Populaire. Le Conseil Supérieur, appelé à trancher, n'a certes pas changé de composition, mais les pressions politiques ne jouant plus dans le même sens, il ne peut statuer que sur les problèmes de procédure.

Le 8 juillet 1936

Le Conseil Supérieur de l'Instruction Publique,

Vu la déclaration faite le 14 octobre 1935 par le Sieur Freinet en vue d'ouvrir une école primaire privée mixte au Pioulier, commune de Vence (A.M.),

Vu l'opposition faite à l'ouverture de cette école par l'I.A. des A.M. Le 5.12.1935,

Vu la décision du Conseil Départemental de l'Enseignement Primaire des A.M. en date du 3.1.1936,

Vu l'appel formé contre cette décision par le Sieur Freinet,

Attendu que l'Inspecteur d'Académie n'a pas fait opposition dans le mois de la déclaration d'ouverture faite par le Sieur Freinet,

Après en avoir délibéré, la moitié des membres plus un étant présents, à la majorité absolue, déclare le Sieur Freinet recevable de son appel et, réformant la décision du Conseil Départemental des A.M., déclare tardive et par suite irrecevable l'opposition faite par l'Inspecteur d'Académie.

Fait à Paris, le 23.7.1936

Le Ministre de l'Education Nationale

Président du Conseil Supérieur

Jean Zay

C'est la victoire pour Freinet. Mais en 1940, l'administration cherchera à faire payer cher sa défaite de 1936.

Les premiers mois vus à travers les textes des enfants :

Pour nous permettre d'assister au démarrage de l'école Freinet, le mieux est de laisser la parole aux enfants à travers les textes libres de leur livre de vie.

Les premiers textes ne sont pas datés, contrairement aux habitudes de la classe de Freinet à Saint-Paul, mais peut-être est-ce une mesure de prudence, les formalités administratives d'ouverture ayant été à plusieurs reprises retardées.

Chacun des sept petits textes suivants est imprimé en gros caractères, probablement pour l'apprentissage de la lecture par les plus petits, et occupe toute une page. On y suit l'évolution des derniers travaux :

L'Ecole Nouvelle est terminée. Nous aurons l'électricité demain soir. Nous sommes 21 dans la famille : 15 enfants et 6 adultes.

Albert s'occupe de l'électricité. Il a presque terminé l'installation.

Hier soir nous avons fait les essais de l'électricité. Quelle joie de voir la lumière. Ce sera commode de manger avec l'électricité.*

Notre moulin est installé. Bientôt nous ferons du bon pain comme à Gars. Nous le ferons cuire dans notre four.

Avant-hier soir, on a changé de dortoir. Comme nous étions contentes! Maintenant il y a le dortoir des garçons et celui des filles.

La mémé de Balouette est arrivée. Elle nous a apporté de la tarte et du bon pain de montagne. Mémé nous fera de bonnes tourtes. Nous sommes bien contents.

Nous sommes allés chercher le poêle chez M. Rubion. Demain, nous allumons les poêles.

* Le courant est alors fourni par un groupe électrogène car le quartier n'est pas encore électrifié.

En l'absence de date et de pagination, leur ordre n'est pas certain. Il peut sembler curieux que les enfants accueillent à son arrivée la "Mémé" Lagier-Bruno qui est en principe la directrice de leur pension. Mais, dans la logique capitaliste, rien ne contraint une propriétaire à se trouver en permanence au travail sur place. Qui pouvait l'empêcher de déléguer ses responsabilités à sa fille, Elise Lagier-Bruno (par ailleurs épouse de Célestin Freinet, directeur de l'école mixte voisine)?

Le véritable démarrage :

Le 10 octobre, les enfants annoncent la création de leur journal qu'ils ont appelé *Pionniers* .

CHERS LECTEURS

L'école Freinet vous présente aujourd'hui son premier livre.

Vous y trouverez simplement la relation de notre vie quotidienne.

Ce livre est l'oeuvre des participants à la Coopérative des "ENFANTS LIBRES", laquelle fonctionne

sous la présidence du camarade Lulu Vincent.

*L'école Freinet espère que vous prendrez à lire ce livre autant de plaisir qu'elle a eu à le composer.
Fait en commun au Pioulier*

le 10 octobre 1935

L'ECOLE FREINET

Le "camarade" Lulu est le plus grand des élèves, il aura bientôt 13 ans. Bien que les nouveaux habitants du Pioulier soient authentiquement des pionniers, au sens far-west du terme, c'est la connotation soviétique de mouvement de jeunesse qui frappe dès l'abord.

Le 21, un texte non signé parle de la façon dont Marguerie a attrapé un lézard vert en lui présentant une herbe qu'il a saisie dans sa gueule et n'a plus lâchée. Qui est ce Marguerie, non cité dans la liste des élèves ? Un adolescent, ancien élève de Saint-Paul, embauché par Freinet pour l'aider. Deux autres jeunes Vençois, secondent le couple (que les enfants appellent : Papa et Maman et Mme Lagier-Bruno appelée Mémé): ce sont Albert (18 ans) et Fifine (jeune fille de 17 ans). Forment-ils déjà un couple à ce moment ? En tout cas, ils ne tarderont pas à se marier et à fonder une famille. Seule la mort d'Albert, fusillé avant la Libération, les séparera.

Les enfants racontent leurs vendanges chez un voisin, Félix Rubion; ils ont été vite rassasiés de raisin alors qu'ils se promettaient d'en manger des kilos.

Dans un autre texte, ils se réjouissent de pouvoir aller en décembre à la foire de Nice pour monter dans le grand huit et sur les chevaux de bois.

Foune (fillette de 7 ans 1/2) se plaint que Mami ne soit pas venue dimanche et voudrait aller la voir à Nice.

Le 29, Claude (10 ans 1/2) décrit sa perception de la montée du nazisme quand il habitait en Allemagne avec sa mère.

Quand je suis arrivé en Allemagne, je ne connaissais pas un mot d'allemand. Mais j'étais très patriote; je croyais que l'Allemagne était une sorte d'hôtel où on meurt de faim. Un jour, dans un tramway, je vois un monsieur avec une croix d'honneur. Je lui ai dit d'un ton mal élevé : "Ce n'est pas vous qui avez gagné la guerre."

J'étais dans une pension privée communiste. J'avais très peur de la guerre. (...)

Dans ce temps-là, Hitler avait constitué un groupe hitlérien. Je ne savais ce que c'était. La révolution était commencée. Il y avait des batailles dans les rues entre les gens et les agents de police.

Il y avait la jeunesse hitlérienne. Tous les enfants avaient un poignard sur lequel était inscrit : "Sang & gloire". Car c'était une gloire d'enfoncer son poignard dans la poitrine d'un juif. A l'école je me battais sans cesse avec des enfants parce que j'étais français.

Quand passait un train d'hitlériens, il était obligatoire de crier "Heil Hitler"; si on ne criait pas cela, on allait en prison. A moi on m'avait donné un insigne bleu blanc rouge, qui me dispensait de crier "Heil Hitler".

Ma mère m'a dit qu'elle était allée au théâtre et qu'un monsieur avait dit : «Que Dieu nous donne la liberté de penser.»

Tout le monde a applaudi.

Ces souvenirs graves n'empêchent pas le journal d'octobre de se terminer par des devinettes.

Début novembre, grande nouvelle :

Aujourd'hui, M. Lebrun le professeur de musique vient. Il apporte un accordéon à Claude, un saxophone à Lulu et peut-être un violon à Noël. Nous aurons notre orchestre.

Le drame se mêle parfois à la vie quotidienne :

Le 7, un texte plus dramatique : le récit par Germaine (9 ans 1/2) de l'incendie de la maison de Catherine (5 ans 1/2) qui était sa voisine dans son village des Hautes-Alpes, au nord de Briançon. On sauva de justesse les enfants. Le plus tragique, c'est que le père, en état de démence alcoolique, est le responsable de l'incendie, que la mère est devenue folle. Faut-il s'étonner que Catherine parle peu depuis son arrivée à l'école avec son amie Germaine? Les deux fillettes ont été prises en charge financièrement par un comité de militants des Hautes-Alpes et de la Creuse.

Deux jours plus tard, les enfants reparlent de Catherine : *Elle parle seule : "Moi, je vais détruire mes enfants. Au moins ils seront plus heureux. Quand j'étais grande, je chantais, pendant des mois et des années, des chansons à mes enfants. Mon père est vilain, il a brûlé la maison, mais j'aime bien ma mère".* Dans le n° 7 de *L'Educateur Prolétarien*, du 10 janvier 36, est citée l'intégralité des confidences dramatiques de Catherine, sans doute pour montrer aux militants quelles détresses permet de secourir leur argent.

Le 8, Coco (7 ans) raconte qu'Albert l'a réveillée alors que, debout en pleine nuit, elle tentait d'enfiler ses jambes dans les manches de son tricot. *Moi je ne m'en souviens pas. On me l'a dit. C'est rigolo.*

Foune écrit : *Dimanche nous sommes allées au cinéma à Vence. Mais nous ne saurons rien du film, sinon que c'était un peu triste à la fin. L'important : Nous avons acheté des surprises.*

Le 12, Lulu, le plus grand, raconte qu'avec Claude il a conduit les deux chèvres au bouc chez un voisin. Il ne décrit pas ce qui s'est passé mais précise : *Le long du chemin, elles bêlaient. Quand nous sommes arrivés chez M. Savino, les chèvres étaient contentes, elles sentaient le bouc. (...) C'est d'abord Bichette qui a passé, après ce fut au tour de Bibine. M. Savino nous a dit que les deux étaient bien prises. Les chèvres étaient contentes. On aurait dit qu'elles étaient allégées d'une lourde charge.*

Le même jour, les petits racontent : *Pierrot est parti, son oncle s'ennuyait trop sans lui. Il est venu le chercher ce matin de bonne heure. Il était content : il mangera encore des bonbons et il fera ce qu'il voudra. Mais il ne sera pas un pionnier.*

Pigeon (fillette de 8 ans 3 mois) raconte que Maman les a emmenés à cinq jusqu'à Saint-Paul pour acheter des figues sèches.

Le 14, les enfants impriment le menu du jour :

DEJEUNER : Pommes et pain - Tourte aux pommes de terre - Fromage blanc – Raisin

DINER : Gratin au riz et aux herbes - Compote de pruneaux - Dattes et noix – Pommes

Un long texte de Lulu décrit la fabrication du pain à l'école. D'abord, on moud à la main le blé acheté à Coursegoules. Mémé se charge de pétrir la pâte. Quand celle-ci est levée, elle forme une vingtaine de pains et une fougasse avec les restes. Marguerite est chargé du feu dans le four mais c'est Papa qui retire les braises, enfourne puis défourne les pains et la fougasse. Moment de joie collective quand on se partage la fougasse encore chaude.

Le 16, panne d'imagination chez les petits : *Moi, j'ai la tête vide. - Moi, dit Baloulette, je n'ai pas d'idées dans la tête mais j'en ai dans le ventre! - Demandons au chien s'il en a des idées! - Je n'ai pas d'idées.*

Le 18, c'est le drame : Samedi, en sautant un escalier, Baloulette s'est cassé la jambe au-dessus du genou et démis la rotule. Elle devra rester 10 jours couchée, la jambe droite suspendue. Pour Elise aussi, c'est un drame, car cela réduira sa disponibilité alors que tout n'est pas encore en place (mais dans cette école en mouvement, tout peut-il l'être un jour?). Foune écrit : *Ce matin, nous avons mangé à la cuisine. On déménageait et le réfectoire était encore encombré. Nous étions tous contents, on avait bien chaud. Un récit sera tiré de l'accident de Baloulette : Conte d'une petite fille qui s'était cassé la jambe (Enfantines n° 74).*

Les enfants ont fait une cabane en briques qui a résisté au vent de la nuit.

Le 25, l'imprimé du jour annonce que Baloulette va bien mieux, qu'une petite Line vient d'arriver avec une jolie poupée qu'elle prêterà à Baloulette et aux autres petites filles. Oleg écrit que l'on va installer la radio à l'école et faire *des tableaux de l'air, l'homme, l'habitation, le feu, la géographie.*

Lulu qui a vécu en Algérie publie un long texte dactylographié de 5 pages sur les Arabes et leurs coutumes. Il le conclut ainsi : *Les indigènes ont le caractère un peu aigri par la misère et par le dédain des Français envers eux. Sans cela, ils ont très bon coeur et j'étais un grand ami des petits Arabes.*

Le journal du mois se termine par des jeux et un plan photocopié des locaux scolaires : trois petits ateliers et quatre petites salles de travail. Ayant enseigné personnellement, 15 ans plus tard, dans le même bâtiment, je constate que les salles de travail furent par la suite réunies deux à deux pour constituer deux classes de plus grandes dimensions. Un petit local attenant contenait les cabines de sudation et une douche.

Le mois de décembre commence par un appel à la générosité :

A tous les amis de l'école Freinet

Nous voudrions faire un arbre de Noël. Mais nous sommes tous pauvres. Pourriez-vous nous aider? Ici, tout est en commun, il est inutile de nous faire des cadeaux personnels. Ce que vous nous offrirez sera pour la communauté. Nous ne mangeons ni gâteaux ni sucreries. Tous vos envois seront les bienvenus. Nous vous remercions.

Les élèves de l'école

Le 6, la neige blanchit les sommets que l'on aperçoit de l'école. Cela fait rêver les enfants : *Quelle chance si nous avions de la neige cet hiver. Nous pourrions faire des boules et des bonshommes de neige. Nous nous laverions avec la neige mais nous aurions froid aux mains.* Mais au Pioulier il y a peu de chance d'en avoir : *Il pleuvra mais il ne neigera pas.* Alors pour prolonger le rêve, Germaine parle des 2 mètres de neige du Val des Prés, Pigeon de la Suisse d'où elle vient et Claude de l'Allemagne. Lulu ajoute qu'en Algérie, après quatre années sans neige, il en était tombé mais qu'elle fondait à mesure.

Lulu écrit qu'il a rêvé qu'il se retrouvait dans son ancienne école. En se réveillant, il est tout joyeux de se souvenir qu'il est dans une *école libre nouvelle* et de penser *aux beaux travaux intéressants que nous faisons.*

Le 17, un rêve s'est exaucé : *Tous les dimanches, de jeunes camarades de Vence viennent travailler pour nous faire un garage car l'auto n'est pas bien dehors. Ces jeunes travailleurs mangent avec nous. Hier, ils ont fait la bataille à boules de neige avec nous. Nous avons fait marcher la TSF. Nous nous sommes bien amusés.*

Un texte aux correspondants de Toctoucau (Gironde) précise que *Baloulette va beaucoup mieux mais elle doit encore rester couchée jusqu'au 21 décembre; elle pourra seulement s'asseoir.* Les enfants ajoutent qu'ils ne travaillent pas comme dans une école normale : *nous avons des fiches de telle sorte que nous pouvons travailler sans maître. Nous apprenons à nous débrouiller.* Quelques précisions sont données sur le régime alimentaire (salade, fruits, riz et pain sans sel) qui évite la soif.

Des nouveaux arrivants obligent à repenser l'organisation :

Quelques jours avant la Noël, arrivent huit enfants de Gennevilliers : trois frères de 12, 6 et 4 ans, trois autres de 9, 6 et 4, un garçon seul de 11 ans et une adolescente de 14 ans. Des "cas sociaux", plus habitués à la débrouille individuelle qu'à la vie coopérative, qui ne seront pas sans bouleverser un peu les habitudes de la communauté naissante.

Le 27, Claude fait le compte rendu de la veillée de Noël qui accueillait aussi les habitants du quartier. Des chants, dont *La jeune garde*, des jeux dramatiques, dont *La farce du cochon* que Freinet avait déjà publiée à l'école de Saint-Paul. Le père Noël était en retard car il avait manqué le train, mais il arrive tout essoufflé et tout se passe pour le mieux.

Janvier commence par le texte de Noël racontant les tours de manèges à la foire de Nice. Le 7, on fête les rois. *Claude a joué de l'accordéon et Noël a fait du phonographe.* Bourrée, danse russe et pyramide par les grands.

Le 8, les grands racontent leur promenade du dimanche avec Marguerie. Ils ont coupé tout droit en traversant la vallée de la Cagne. Un plan photocopié suit le texte.

Le 12, les grands sont allés à Vence voir un match entre Vence et Nice. Vence a gagné 1 à 0, mais ce n'était qu'un match amical et des spectateurs ont protesté car ils avaient payé pour un match de championnat. Preuve que les joueurs de l'équipe de Nice étaient des bourgeois : *ils avaient leurs voitures particulières.*

Le 15, les enfants parlent des conférences : *Tous les soirs à 17 h., nous faisons des conférences. Chaque enfant à son tour prépare sa conférence, cherche des vues et des documents dans le fichier, dessine une carte s'il le faut. Les grandes personnes aussi; des ouvriers, des paysans des environs viennent nous faire des conférences. L'autre soir, un jeune paysan, Antoine, nous a parlé de son voyage de Nice à Perpignan à bicyclette, des vendanges et de la cueillette des cerises. Quand nous aurons le cinéma, ces conférences seront accompagnées de projections.*

Dans un texte non daté, Jacques et Lucien explique l'éclipse de lune qui s'est produite la veille à 18h.

Le 17, Lucien et Claude racontent leur découverte de la petite chapelle Saint Lambert au milieu du bois. *Ils sont montés sur une barre de fer de la porte pour voir à l'intérieur mais n'ont pu s'empêcher de jeter des pierres pour faire sonner la cloche et de glisser des cailloux dans le tronc.*

Le 20, on demande aux correspondants 20 imprimés, le nombre d'élèves ayant augmenté. *Baloulette va mieux; on va lui apprendre à marcher. Nous allons travailler aux champs et regarder un voisin qui est venu tailler nos arbres et nos vignes.*

Le même jour, Claude raconte que, revenant en voiture du Rassemblement Paysan, avec Lulu et Papa, il ne retrouvait plus le porte-monnaie que Papa lui avait prêté pour acheter un pain et dont il avait besoin pour payer l'essence. Heureusement il était au fond d'une de ses poches.

Le 22, Lucien et Jeannot parlent de la conférence de Papa sur la guerre de 1914 et terminent par : *Avec l'argent dépensé pendant la guerre, on aurait pu construire des milliers d'hôpitaux, d'écoles, de maisons et d'usines.*

Le 21, Foune annonce que Baloulette marche déjà bien. Cette dernière ajoute : *Maintenant je vais dans la grande salle avec Papa, Foune et Pigeon.*

Dimanche, des enfants sont allés au cinéma avec Marguerie, voir *Chabichou* et *Le contrôleur des wagons-lits*.

Le 23, Lucien raconte ce que lui a écrit son correspondant de Toctoucau.

Ce soir-là, les grands, à 12 dans l'auto sont allés à Vence voir la projection privée de films soviétiques : *Le cuirassé Potemkine* et *Le Turk-Sib* (des travailleurs de choc ont construit en deux ans un chemin de fer reliant le Turkestan à la Sibérie). *A l'entr'acte, Lucien a vendu un "Cri" (journal des travailleurs communistes de Nice) et Claude 15 "Russie d'aujourd'hui". A la fin, on a chanté l'Internationale le poing levé.*

Le 24, la coopérative *Les enfants libres de l'école Freinet* remercie les donateurs : 38 personnes et 9 groupes pour un total de 3000 F.

Le 25, des notes manuscrites de Freinet signalent, pour la première fois, que l'A.G. de la coopérative se fait juge des faits commis au cours de la semaine. Surtout des problèmes de discipline interne au groupe (bruit pendant que les autres travaillent) ou disputes entre frères. Cela semble marquer la naissance du conseil de coopé.

Le 27, Jaki (12 ans 8 m) raconte la promenade à pied à Saint-Jeannet.

Une divergence pédagogique au grand jour :

Le 30, long texte sur l'organisation du travail. Des règles précises sont rendues nécessaires par l'arrivée des nouveaux venus peu disciplinés et par le partage des responsabilités entre Freinet et Elise qui, pour la première fois, travaillent avec un même groupe d'enfants.

Hier soir, nous avons continué la réunion d'avant-hier. Nous avons discuté pour savoir si nous allions travailler par équipes ou selon une méthode anarchiste. Papa et maman ont discuté très longtemps sans pouvoir se mettre d'accord.

Maman voulait que les grandes personnes soient responsables parce que les enfants ne peuvent pas s'instruire tout seuls, Papa voulait que les enfants soient responsables car ils doivent apprendre à se débrouiller. Mais il a dit que naturellement quand on ne sait pas quelque chose on va le demander aux adultes qui nous aideront ou à nos voisins paysans qui seront alors nos professeurs.

Mais si nous voulons travailler pendant un jour ou une semaine à un certain travail, on peut, quitte à se rattraper ensuite pour l'exécution de notre plan. Seulement il faut que les membres de l'équipe soient d'accord.

Elise sent bien que le compte rendu des enfants penche nettement du côté de Freinet et elle éprouve le besoin de s'expliquer plus longuement. Un texte dactylographié, tiré au duplicateur, suit le texte précédent :

Maman dit que nous n'avons pas bien compris sa pensée. C'est pourquoi elle précise ce qui suit :

Je demande que les adultes soient responsables de certaines activités comme le dessin ou les sciences, non pas pour asservir mais :

1° - Parce que l'adulte fait partie d'une communauté au même titre que l'enfant et qu'il doit avoir des droits égaux;

2° - Parce que, pour certaines activités comme les sciences, l'enfant a besoin d'une aide efficace et permanente. Il est normal que l'adulte soit là pour éduquer en attendant qu'un enfant puisse devenir responsable. C'est un moment de transition.

3° - L'adulte a aussi à faire sa propre éducation car il est déformé plus que l'enfant. S'il est responsable, il est obligé de mieux vous suivre et de faire lui aussi son plan.

Je veux être responsable pour le dessin parce que je sens que je peux vous aider à faire des dessins plus vrais et plus beaux, tout en vous laissant votre liberté. Je veux aussi être responsable parce que je vois plus loin que vous dans le travail que je veux organiser. Je sais que quand vous êtes seuls, vous ne pouvez pas faire un gros effort. C'est pourquoi ma pensée vous soutient quand la vôtre est fatiguée.

Si le PLAN ne m'impose pas des devoirs précis vis à vis de vous, je peux vous oublier pour une autre occupation et cela peut être triste pour des petits comme Noël qui sont de grands artistes avec une petite volonté.

Le débat montre bien la divergence de position. Si Freinet va plus loin dans le sens de l'autonomie enfantine (c'est important quand il doit s'absenter de l'école pour cause de militantisme), Elise se montre réaliste, car les nombreuses tâches matérielles qui lui échoient l'obligent à une clarification

de ses responsabilités pédagogiques. Ces textes nous éclairent sur la dialectique qui fut, en permanence, celle du couple Freinet, comme dans de nombreuses équipes d'éducateurs. Mais qui a déjà poussé le courage jusqu'à expliciter aussi publiquement les termes de la dialectique?

Comme d'habitude, le journal du mois se termine par des jeux.

Le 2 février, les enfants racontent la promenade à Saint-Paul à vélo. A part l'indication : *Nous avons rencontré des religieuses qui nous ont regardé d'un drôle d'oeil* (mais quel était leur comportement à eux?), l'originalité du texte tient dans la signature : non pas un ou deux prénoms mais *Equipe Moskowa*.

Des noms d'équipes qui interrogent :

Les enfants sont maintenant répartis en plusieurs équipes dont voici les noms : *Moskowa*, *Les Oudarniks* (nom des équipes de travailleurs de choc en URSS), *Les Stakanovs* (du nom du champion soviétique de la productivité industrielle), *Les Abeilles* et une curieuse équipe *Noël* qui surprend à côté de la symbolique soviétique. Une symbolique qui ne laisse pas sans réaction Maurice Wullens qui se trouvait aux côtés de Freinet en 1925 pendant le voyage en URSS et qui a depuis pris ses distances avec le stalinisme. Il reproche longuement à Freinet de rester séduit par l'idéologie soviétique et, sur ce plan précis, de ne pas être cohérent avec son refus de l'endoctrinement : *Alors, non, mon vieux, bourrage de crânes pour bourrage de crânes, je suis contre l'un et contre l'autre, contre le bourrage de crâne bourgeois-patriotard et contre le bourrage de crâne pseudo-prolétarien*. Freinet reproduit dans *L'Éducateur Prolétarien* (n° 12-13 de mars 1936, p. 243) la longue lettre de Wullens et lui répond. Sur les noms d'équipes de ses enfants, il précise : *Je reste, aussi farouchement que toi, opposé à tout bourrage de crâne. Si certains enfants sont venus ici avec l'esprit un peu trop farci de conceptions simplistes sur les bourgeois et le fascisme, nous luttons de notre mieux contre cet automatisme verbal qui oppose une classe à une autre. Nous voulons enseigner à nos enfants à penser par eux-mêmes, et surtout à agir; à lutter, sans verbiage, sans parti-pris inconsidéré. Nous aurions conscience d'avoir raté notre oeuvre si nos enfants devenaient un jour d'orthodoxes bavards, alors que nous voulons en faire des lutteurs et des Pionniers qui, parce qu'ils seront en avant, serviront toujours d'avant-garde prolétarienne. Mais les enfants ont naturellement choisi librement le nom de leur équipe. Quel mal y a-t-il à ce qu'ils se nomment "Stakanovs" ou "Oudarniks" plutôt que "Bourdons" ou "Abeilles" ? Quant à nous, l'exemple des ouvriers révolutionnaires de l'URSS ne nous paraît pas indigne de l'effort de libération que, dans le cadre des luttes contemporaines, nous avons entrepris.*

Sur le libre choix par les enfants, hors de toute influence, Freinet dit vrai. Voici ce qu'il écrit plus tard des enfants de Gennevilliers à leur arrivée : *Ils représentaient assez bien la masse des pierrots des villes ouvrières, entassés dans les taudis, s'attardant le soir dans les bals et les cafés, surexcités par une alimentation, abondante parfois, mais profondément irrationnelle, habitués à tourner dans des coins étroits ou à courir les rues, le poing levé, en criant à tue-tête "La Rocque, au poteau!" ou scandant : "Les soviets partout! Les soviets partout!..." ce que Catherine, dans sa candeur, traduit par le même cri : "Les serviettes partout! Les serviettes partout!"* (E P spécial 19-20 de juillet 1936.,p. 14).

Un exemple significatif : celui de l'équipe Noël dont le nom ne manquait pas d'intriguer dans cette école "peu catholique". Le 3 mars, nous avons l'explication : Noël (9 ans) avait décidé de constituer une équipe à lui seul et, en toute logique, lui avait donné son prénom. Un mois plus tard, il décide de se joindre à trois autres pour former l'équipe des Bourdons. Tout simple, pensera-t-on peut-être, mais était-il si évident de laisser l'enfant libre de faire l'expérience de l'équipe en solitaire, en ayant

tout le pouvoir, mais aussi toutes les responsabilités et les corvées? Sont-ils nombreux les éducateurs de l'époque (et peut-être d'aujourd'hui) qui ne seraient pas exclamés: "*Voyons, une équipe d'un seul, ça n'existe pas! Il te faut un ou plusieurs équipiers.*" ? Freinet a patiemment attendu que l'enfant découvre par lui-même le sens du travail d'équipe.

Un des rares textes signés alors d'un prénom est de Baloulette, le 4 février. Il parle d'un jeu à la famille, dans le bois. Baloulette joue la petite soeur de 3 ans qui pleure tout le temps quand la maman (Foune) s'en va.

Au coeur de l'actualité :

Le 5, les Oudarniks signent un texte d'actualité : *Dimanche matin, cinq fascistes sont venus à Vence vendre leur journal, le Franciste. "Demandez le Franciste, le seul organe fasciste français!" Ils ont rencontré quelques vendeurs du Cri et ça a commencé. Un fasciste a craché à la figure d'un camarade. Celui-ci lui a donné un coup de poing qui l'a envoyé par terre.*

Les fascistes ont dit : «Si vous ne partez pas, nous tirons dedans!» La police est venue qui les a emmenés à la gendarmerie. Ils sont repartis. Dimanche, ils reviendront avec du renfort.

Le lendemain, les Stakanovs adressent un hommage à Romain Rolland pour son soixante-dixième anniversaire, en y joignant une linogravure.

Le 7, Lucien, Jeannot et Jacky décrivent la machine linotype de l'imprimerie Aegitna de Cannes, qui imprime *La Gerbe* et *L'Éducateur prolétarien*.

Le 10, les Abeilles racontent que Jeannette est repartie sans dire au revoir aux petits. Quand elle est montée dans le train à Cagnes, elle n'a même pas fait signe à la portière aux enfants venus l'accompagner. *Nous avons jugé que c'était mal.*

Le 11, les Oudarniks parlent du match de rugby de Vence contre Saint-Raphaël. *Vence était toujours plus fort, il faut dire qu'il y avait 3 joueurs de plus. Vence a gagné par 28 à 0. A la fin, nous avons un peu joué avec le ballon.*

Le 12, un texte à la première personne, pourtant signé par l'équipe des Stakanovs, décrit une pépinière du bord du Var où le narrateur s'est rendu à vélo.

Le 13, c'est le carnaval qui préoccupe l'équipe Moskowa : *Ce matin, les hérauts sont passés dans toutes les rues de Nice pour annoncer l'arrivée de Carnaval. Sur la place Masséna, tout sera illuminé.*

Dimanche prochain, il y aura un corso et, le jeudi suivant, la bataille de confetti de plâtre. A la fin, on brûlera Carnaval et on fera des feux d'artifice.

Nous irons peut-être à Nice un soir. Ici nous nous déguiserons et nous mangerons des crêpes.

Le 14, (l'équipe) Noël raconte son rêve de naufrage dans la tempête. Recueilli avec sa soeur, il mange de la galette et repart content.

Le 15, les Abeilles parlent du grand nettoyage du samedi. *Le samedi après-midi, nous écrivons tous*

à nos parents. A 17 heures, Nous tenons l'assemblée générale de la coopérative (là se règlent les conflits mentionnés sur le journal mural de la semaine). Le soir : Guignol.

Le 17, les Oudarniks annoncent un autre évènement : *Avant-hier, nous avons reçu un cinéma Pathé-Baby. C'est un camarade qui nous l'a envoyé.* (il est probable que le projecteur de Saint-Paul appartenait à l'école et y était resté) *Hier matin, Lulu, Claude et moi, nous avons loué des films à Vence; nous en avons loué dix et nous les avons vus. Il y avait : Nage sous l'eau, Un audacieux parachutiste, Acrobatie sur un avion, etc. Après nous avons aussi vu des films de Saint-Paul. Papa nous a dit que peut-être nous allions avoir un appareil de prises de vues. Nous prendrons des films, ce sera amusant.* Presque 15 ans plus tard, en juillet 1950, j'ai eu la chance de projeter aux enfants de l'école les films de St-Paul avec ce projecteur et de filmer les petits avec la caméra 9,5 de Freinet .

Le 19, l'équipe Moskowa décrit toutes les festivités du carnaval de Nice : l'arrivée de Carnaval sous le signe des chansons populaires, les diverses cavalcades puis la mort de Carnaval dans les flammes. Comme il est peu probable que les enfants aient assisté à tout, ils ont dû s'inspirer de la presse régionale dont ils envoient les photos à leurs correspondants.

Le 21, les Abeilles décrivent les réjouissances du dimanche : phonographe et danse, puis dînette en vrai et cinéma pour clore le tout. *Jok n'a pas voulu aller à Vence avec Noël. Il n'aime pas passer par le raccourci.*

Le 24, les Oudarniks décrivent les services quotidiens : *par roulement, cinq équipes s'occupent de l'épluchage, du nettoyage (classes, ateliers, abords) et de l'aide aux repas (illustration du menu et mise du couvert).*

Faute avouée...

Le 25, aveu de l'équipe Moskowa : *On nous avait défendu d'aller à Vence dimanche, car le jour de la foire, nous avons fait du bruit dans la ville. Nous avons demandé d'aller promener dans les bois. Vous pouvez aller faire un tour mais vous ne devez pas aller à Vence, nous a dit papa. Mais nous sommes allés à Vence quand même. Tout le long de la route, Lucien avait peur d'être grondé. En arrivant dans Vence, nous étions tous sages car nous craignons de rencontrer quelqu'un du Pioulier. Vers 3 heures, Lucienne a acheté un gâteau de Savoie pour 1 fr. Nous en avons eu un petit carré que nous avons partagé, Lucien, Pigeon, Lucienne, Jeannot et Jean. Après avoir mangé, nous sommes revenus tout de suite : nous sommes arrivés vers cinq heures pour voir le cinéma.*

Après la signature de l'équipe, le texte est suivi d'un commentaire : *Ces enfants n'ont pas tenu leur promesse. Ils n'ont pas eu le courage de se priver d'un gâteau qui leur fait du mal. Ils ont encore beaucoup de progrès à faire.* Décidément, dans la gamme des délits à l'école Freinet, la faute alimentaire pèse bien lourd (façon de parler, pour un cinquième de gâteau !).

Le 29, Lulu a donné un jardin de 3m50 sur 2m40 à Noël qui l'a bêché avec Maman et Roger. On y a planté des poireaux et bientôt on sèmera des carottes et des navets.

Le journal du mois se termine par les devinettes et charades habituelles.

Le 2 mars, les Abeilles racontent la mésaventure de Catherine qui, s'étant levée la nuit, ne retrouvait plus ses couvertures. Papa a dû la recoucher.

Le 3, remaniement des équipes (déjà évoqué) : il n'en reste plus que quatre dont une seule est mixte, celle des Bourdons. Les Abeilles sont toutes des filles, Moskowa et Stakanovs tous garçons.

Le 4, l'équipe des Bourdons décrit un rêve. Le narrateur a reçu un grand nombre de boîtes de biscuits qu'il n'aime pas et il va les revendre pour acheter des bonbons qu'il charge dans sa charrette. Heureusement, une ruade de l'âne interrompt le rêve : l'enfant aurait-il mangé les bonbons, pires encore que les biscuits ? On le voit, les friandises reviennent souvent dans l'inconscient des enfants du Pioulier.

Diversité du réel :

Le 5, nous apprenons que Romain Rolland qui était souffrant, vient de répondre aux souhaits d'anniversaire. *Je vous prie de transmettre à vos petits élèves ma gratitude et mes félicitations cordiales pour leur adresse et leur lino gravé. Honneur aux bons petits ouvriers d'art!*

Le 7, les Stakanovs font le point sur l'état de la campagne, en retard sur les années précédentes (qu'ils n'ont probablement pas connue, n'étant pas alors dans la région). Nous avons quelques pruniers qui fleurissent. Devant la maison, un jeune prunier est tout vert de bourgeons à fruits. A l'ouest de notre dortoir, un pêcher est déjà tout rose des fleurs qui s'entrouvrent. Les pêchers, les pruniers que nous avons plantés ont bien pris et ont déjà des bourgeons à fruits. Nous avons cueilli quelques artichauts. Toutes nos fèves fleurissent mais les petits pois ont été gelés.

Le 9, un enfant de l'équipe Moskowa raconte un placement d'été en Auvergne à six ans. Il dit qu'on le faisait travailler : *avec une hache, il devait casser du bois.*

Le 11, texte des Bourdons : Noël (9 ans) et Jean (11 ans) vont à pied à Saint-Paul remettre à la marchande de figues sèches un billet que papa leur avait confié.

Le 12, les Abeilles racontent que papa, maman, Baloulette et Foune sont allés à Nice accueillir la marraine de Baloulette et faire des achats aux Galeries.

Le 13, long texte dactylographié des Stakanovs sur le moulin à farine de Saint-Jeannet. Il s'agit d'un moulin à eau.

Le 14, récit par les Moskowa d'une réunion à Vence. Ils y sont allés en auto, il est probable que Freinet qui y participait a proposé d'emmener les volontaires. *Nous étions 9. L'orateur, Braman, parlait au nom de l'ARAC (Association Républicaine des Anciens Combattants). Il parlait contre la guerre et contre ceux qui gaspillent des sous pour aller au théâtre voir Maurice Chevalier ou Joséphine Baker. Il a dit que, dans une réunion royaliste, des dames lui avaient craché dessus parce qu'il était un travailleur. A la fin, un camarade a rappelé : N'oubliez pas le plateau à la sortie.*

On peut aussi rêver :

Le 16, timide ébauche d'un poème sur le printemps par les Bourdons.

Le 17, les Abeilles ont vu planer un aigle au-dessus de la maison. Suit un long texte documentaire dactylographié sur les aigles, nombreux dans la région par la proximité des Baous, barres rocheuses

voisines de Vence.

Le 18, les Stakanovs racontent l'un des trois grands films soviétiques qu'ils sont allés voir : *La fin de Saint-Petersbourg*.

Le 20, un rêve de goinfrerie rappelle l'escapade racontée le 25 février: *Cette nuit, j'ai rêvé que papa était parti à Vence. Alors, avec Lulu, Claude et Jean, nous avons acheté 4 kg de figues que nous nous sommes partagées et nous nous sommes cachés dans un coin de Vence pour qu'on ne nous voie pas. Puis nous sommes partis chez la mère d'Honorine où nous avons mangé de la galette et du gâteau à la crème. Lulu dit : On s'est bien régalé. Nous sommes revenus au Pioulier et je me suis réveillé en sursaut.*

Le 23, les Bourdons parlent *des nouvelles reliures données par papa pour classer nos textes, les fiches que nous faisons, les contes, les lettres, les dessins.*

Le 24, long texte signé de Jacky et Roger Dupuis sur l'excursion à bicyclette aux gorges du Loup, le dimanche précédent. Voyage marqué à plusieurs reprises par la pluie, mais impossible d'approcher du Saut du Loup car l'entrée est payante.

Le 25, au tour de Foune de s'essayer au poème *L'oiseau chante toujours!*

L'oiseau chante,

Aussi la grenouille chante,

Mais l'oiseau a une si jolie chanson

Que nul

Ne pourrait chanter aussi bien!

L'abeille est sur une fleur,

Le papillon blanc vole

Et l'oiseau s'est posé sur une pierre

Tout près de moi,

L'abeille est toujours sur sa fleur.

Les pins remuent leur branches,

L'oiseau chante toujours,

En bas la Cagne continue sa chanson.

Le papillon s'est posé sur la bruyère,

La mer luit comme de l'argent,

Et l'oiseau chante,

Chante toujours.

Le 25, les Stakanovs décrivent le passage à Vence de la course cycliste Paris-Nice.

Un plan de travail chargé :

Le 27, les Moskova détaillent le contenu de leur plan de travail de mars: *une planche de terrain à bêcher; déblayer devant l'école et faire quatre murs (des murets, plutôt); attacher les oeillets; 25 fiches de sciences; 50 fiches de calcul; 25 fiches de géographie; 50 fiches de grammaire. Nous faisons en plus 1 heure 1/2 environ de travail collectif. Ce mois-ci, nous sommes plus en avance que l'autre mois. Nous vérifierons bientôt si notre plan est terminé.*

Le 27 également, texte des Bourdons sur une dispute autour d'un pneu.

Le 28, les Abeilles racontent que Catherine est allée cueillir un bouquet de belles fleurs jaunes pour la chambre de maman.

Le 31, les Moskova ont attrapé une souris et l'ont donnée au chat qui s'est caché pour la manger. Jeux de fin de mois comme de coutume.

Texte des Bourdons sur les farces du premier avril; même maman s'y est mise en trompant les filles sur l'heure du lever. Curieusement, les enfants, n'ayant changé que le quantième du mois, ont daté le texte du 32 mars.

Le 3 avril, grâce aux Stakanovs, nous assistons à l'arrivée de Robert, un jeune homme de Tourettes, village proche de Vence. *Ayant l'intention de devenir instituteur, il vient s'exercer à l'école Freinet. Il ne sait pas encore que l'on travaille librement : il fait parfois comme les maîtres mais il est gentil. Il va nous aider à préparer notre camping de Pâques. Mercredi, il a déjà fait des fiches pour les petits. J'espère qu'il va bien s'habituer à la nourriture car il est carnivore. Catherine va toujours avec lui et lui chante des chansons pour l'encourager.*

Le 4, texte signé des Bourdons sur un voyage en car à Eze avec maman. Le contexte fait penser que, cette fois, il s'agit de la maman de Noël et Coco, venue voir ses enfants et peut-être les emmener pour les vacances de Pâques.

Le 8, la même équipe nous apprend que papa est parti pour quelques jours. *Maman a fait la moitié du chemin mais Antoine a continué avec Papa (jusqu'à Vence, d'où il allait prendre le train). Nous savons où se rend Freinet : au congrès de Pâques de la coopérative à Moulins, les 9, 10 et 11 avril.*

Le 15, Lucien Ferry raconte une chasse aux escargots.

Le 20, Baloulette va observer la formation des petites cerises et prunes sur les arbres. Question : *Y en aura-t-il une pour chacun ?* La signature est suivie du nom de l'équipe : les Abeilles.

Le 21, Lucien évoque une dispute de gamins avec menace réciproque du recours au grand frère.

Le 22, les Bourdons décrivent le retour de Noël et Coco de Saint-Germain où ils étaient enrhumés.

Papa et Roger sont allés les chercher à leur arrivée en gare de Nice. Ils ont rapporté des avions en carton et en papier et un couteau chacun.

Le 23, les Abeilles racontent le difficile apprentissage du vélo par Lucienne, Fifine et Pigeon. Une chute sans gravité dans la descente pour Lucienne, la plus grande.

Le 24, les Stakanovs se posent de troublantes questions : *Combien pèse un cuirassé? quelle est sa hauteur totale? combien déplace-t-il d'eau?* Ils énumèrent aussi ce qu'ils ont observé : *des pierres à feu, du liège que Baloulette a arraché à un chêne des environs, une petite corne en calcaire (fossile?), un petit crapaud, une grosse limace, un mille-pattes qui va à une vitesse étonnante.*

Le 25, les Stakanovs annoncent que Claude est revenu, après deux semaines passées dans une maison de santé de Grasse. Max repart demain. Par contre un nouveau, Marcel (8 ans 1/2) vient d'arriver.

Le même jour, un long texte dactylographié et non signé raconte le labourage :

Hier, Lulu a trouvé une charrue derrière la cabane des chèvres. Lulu avait l'intention d'acheter un âne. Pour nous amuser, Claude, Lulu, Jean, Lucien, Roger le Grand, Antoine et Robert (le jeune instituteur), nous nous sommes attelés pour remplacer le bourricot.

Papa faisait le laboureur. Antoine voulait labourer, mais il ne savait pas qu'il fallait changer le versoir de côté au bout de chaque sillon. Lucien tirait si fort qu'il est tombé dans le sillon. Tout le monde riait aux éclats. De temps en temps, nous étions à bout de force et nous restions en panne. Alors Papa criait : Hue! Bourricots!

Pour que nous ne nous fatiguions pas trop, Noël nous suivait en tenant les mains dans les poches et en sifflant de temps. Coco faisait la mouche. Quand nous avons vu que nous faisons du bon travail, nous avons labouré sérieusement et nous avons terminé la planche.

Antoine a proposé alors de nous faire lever une heure plus tôt le lendemain pour labourer la planche qui se trouve au-dessous du chemin. Nous avons accepté avec enthousiasme. Alors, ce matin, nous nous sommes levés à cinq heures et nous sommes partis labourer avec Papa. Nous avons déjà labouré la moitié de la planche quand, tout à coup, la corde a cassé et tout le monde s'est retrouvé par terre.

Ce texte illustre parfaitement les liens entre jeu et travail que Freinet développera par la suite dans *L'Education du Travail*. Cela commence comme un jeu et, tout au long de l'action, le côté ludique ne disparaît pas. L'initiative vient des enfants, les adultes ne se joignent à eux que pour aider. Tout en jouant, les enfants découvrent le fonctionnement de la charrue, prennent conscience que faute d'animaux de labour, les hommes ont utilisé leur propre force et ils labourent réellement deux morceaux de leur terrain qu'ils auraient bêchés à la main. Le lendemain, ils se lèvent exceptionnellement tôt, à la fois pour bénéficier des heures fraîches du climat provençal et pour avoir le sentiment de faire à ce moment un travail d'homme (Freinet est généralement levé dès cette heure mais pour travailler aux éditions de son mouvement et, à cette période de conquête du pouvoir par le Front Populaire, pour oeuvrer au combat syndical et politique). Et surtout, ils prennent conscience de la solidarité du travail qu'illustre une linogravure pleine page qui accompagne le texte, représentant toute l'équipe au travail (Freinet, aux mancherons de la charrue, est reconnaissable à ses cheveux longs), avec la légende : *L'union fait la force*. Sans oublier l'évocation des mouches du coche (qui ont l'excuse d'être des petits, incapables de l'effort physique du labourage).

Le 29, Oleg, de l'équipe des Bourdons, parle de l'accordéon que Marguerie (l'adolescent moniteur) avait laissé à Lucien avant de quitter l'école. Il a dû le démonter et le réparer. Maintenant il marche bien.

Le 30, le journal du mois d'avril se termine par un poème de Foune, *Bonté de la nature*, imprimé par les Abeilles.

Là s'arrête le document retrouvé. Nous n'avons pas (encore) recueilli d'imprimés des derniers mois de cette année scolaire. Bien sûr, nous savons que Freinet est très pris au plan local et national par l'avènement du Front Populaire, mais les enfants sont suffisamment autonomes pour continuer à imprimer. Peut-être pourrons-nous un jour terminer ce panorama des débuts de l'école Freinet.

Premier bilan :

En juillet 36, le n° double 19-20 de *L'Éducateur Prolétarien* est consacré tout entier à *Une année d'expérience à l'École Freinet*. Le premier souci de Freinet est de montrer que son école est réellement prolétarienne par le caractère de simplicité des locaux, par son recrutement, par le mode de vie des enfants. Il consacre 7 pages au régime alimentaire auquel il attribue une influence déterminante dans le changement de comportement des enfants. Il s'attache ensuite à montrer que la liberté pédagogique dont il dispose maintenant permet, grâce à la libre organisation des enfants d'aller plus loin dans le changement d'éducation. Il conclut : *Parce que nos enfants sont libres, parce qu'ils s'en vont par les champs et les sentiers en chantant sereinement des hymnes libérateurs, les timides taxent notre école de communiste. Nous répétons ici, au risque même de déplaire à quelques sectaires, que nous nous refusons à faire le moindre bourrage socialiste et communiste. Notre vie est l'expression même de l'idée socialiste qui nous anime. Nous plaçons l'enfant au centre des réalités sociales, économiques et politiques ; nous lui apprenons à juger sainement. Si nous réussissons dans notre oeuvre libératrice -- et nous réussirons -- nos élèves, de quelque parti qu'ils se réclament, seront les plus conscients des révolutionnaires.*

Mais d'autre part, certains orthodoxes, qui ne comprennent pas encore le sens pédagogique et humain de notre confiance en l'enfant, croient que notre expérience est d'essence anarchiste. Oui, nous attachons une grande importance au développement individuel, mais, nous l'avons dit, nous ne concevons pas ce progrès individuel sans les améliorations décisives du milieu social et politique. Nos enfants sauront servir la communauté et s'y dévouer!

Aux politiciens, nous disons enfin : Nous ne travaillons pas pour aujourd'hui mais pour demain. Nous préparons des hommes, des lutteurs, conscients des réalités sociales et politiques. Dans les dures périodes que nous traversons, ces hommes-là ne pourront pas être à l'écart de la lutte ; et, dans cette lutte, nous nous en portons garants, ils ne sauront être que du côté de leur classe, du côté du peuple, pour l'avènement de la société socialiste dont leur communauté est un hardi embryon.

Une école conforme aux critères de l'éducation nouvelle :

En 1912, afin de faire le tri entre les écoles nouvelles dignes de ce nom et les établissements qui, pour des raisons commerciales ou de simple prestige, s'arrogeraient ce titre, le Bureau International pour l'Éducation Nouvelle avait énuméré trente critères, observés dans des établissements qu'il connaissait et définissant un profil idéal en fonction duquel on pourrait apprécier la plus ou moins grande authenticité d'une école dite nouvelle. Voici ces 30 points : 1- l'école est un laboratoire de

pédagogie pratique; 2- avec internat; 3- à la campagne; 4- en maisons séparées; 5- avec coéducation des sexes; 6- avec travaux manuels; 7- dont menuiserie, culture, élevage; 8- travaux libres; 9- gymnastique naturelle, bain d'air naturiste; 10- voyages à pied et camping; 11- culture générale; 12- spécialisations libres; 13- enseignement reposant sur les faits et l'expérience; 14- activité personnelle de l'enfant; 15- respect des intérêts spontanés; 16- travail individuel; 17- travail collectif; 18- enseignement surtout le matin; 19- peu de branches étudiées chaque jour; 20- peu de branches par mois; 21- république scolaire; 22- élection de chefs d'équipes; 23- répartition des responsabilités; 24- récompenses ou sanctions positives; 25- punitions limitées à la réparation des fautes commises; 26- émulation; 27- milieu de beauté; 28- musique collective; 29- éducation de la conscience morale; 30- éducation de la raison pratique. Cette énumération était détaillée par Ferrière qui précisait que l'école de l'Odenwald (dont Freinet avait écouté le compte rendu de Paul Geheeb à Montreux en 1923) observait les 30 points, d'autres 26 ou une vingtaine.

On peut constater que, malgré ses critiques à l'égard de ces écoles nouvelles de type élitiste et sa volonté de créer une école prolétarienne, Freinet respecte dans son école de Vence pratiquement tous les critères énumérés, sauf apparemment l'élection de chefs d'équipes. Sans doute cette conformité n'est-elle pas délibérée et relève-t-elle de choix éducatifs convergents que Freinet reconnaissait déjà dans son article de *Clarté*, 12 ans plus tôt.

Le véritable sens de l'avant-garde :

Tout en reconnaissant l'intérêt des expériences d'éducation nouvelle dans certaines écoles privilégiées, Freinet regrettait que leur caractère d'exception les tiennent en marge de l'école populaire. L'important pour lui est de disposer maintenant d'un lieu d'initiative et d'expérimentation où il ait les mains libres. Certes, la pauvreté des moyens est souvent un frein, de même que le nombre d'enfants à problèmes qu'il accueille, mais cela lui évite le décalage avec les autres classes de son mouvement. A ses yeux, l'avant-garde doit être une percée en avant qui prépare l'arrivée du gros des troupes, alors que trop souvent on la perçoit comme une action de corps franc, plus ou moins irresponsable et marginale. L'école Freinet se prépare à devenir le lieu de rassemblement et de formation des militants du mouvement.

[\(retour\)](#)

L'école Freinet et la guerre d'Espagne

(1936-39)

Nous avons laissé les enfants de l'école Freinet après une première année scolaire. Nous les retrouvons à travers leur livre de vie et découvrons d'autres échos grâce aux articles et appels parus dans *L'Éducateur Prolétarien*, au livre d'Elise Freinet : *L'école Freinet, réserve d'enfants* (Maspéro) et à quelques témoignages oraux ou écrits de personnes ayant vécu ces événements.

Un premier trimestre presque ordinaire :

Octobre 36, quelques nouveaux sont arrivés, surtout des grands. Par contre certains petits sont retournés dans leur famille. Une première liste des élèves révèle que sur 16, six ont plus de 13 ans, quatre de 10 à 12 et six seulement ont moins de 10 ans.

Principal changement par rapport à l'année précédente, un jeune couple est venu renforcer l'équipe d'encadrement: Frédéric Urfels, jeune antifasciste allemand devenu français, et sa compagne, Lisette Vincent, institutrice maternelle d'Algérie qui avait été menacée de mort par des Européens pour avoir accueilli en classe des petits Arabes. Cette dernière, qui s'était fait soigner chez Vrocho à Nice et avait visité l'école Freinet à cette occasion, se trouvait aux côtés de Freinet au congrès de la Ligue internationale d'Éducation Nouvelle à Cheltenham (Grande-Bretagne) et il lui a proposé de venir travailler à Vence où se trouve depuis un an son jeune frère Lulu, l'un des aînés des pensionnaires de l'école. On peut en savoir plus sur la personnalité de Lisette Vincent, dans le livre de Jean-Luc Einaudi: *Un rêve algérien* (Ed. Dagorno)

Le renfort éducatif est le bienvenu, d'autant plus que Freinet a été invité à Oslo début octobre par la présidente du groupe d'éducation nouvelle de Norvège, présente à Cheltenham, et cela permettra à Elise de l'accompagner. Les lettres qu'ils envoient aux enfants traduisent l'accueil triomphal fait à Freinet en Norvège.

Au retour, le couple Freinet trouve les travaux matériels et scolaires bien avancés, même si Elise ne trouve pas du tout à son goût certaines initiatives de Lisette qui a voulu rendre plus rigoureux le plan de travail et fait quotidiennement un cours sur un sujet choisi à l'avance par les enfants. Par ailleurs, les grands ont écrit pour l'anniversaire de Romain Rolland qui leur a répondu.

Anecdote curieuse: le 16 novembre, les enfants suspectent d'espionnage un visiteur belge, chômeur à la recherche de travail, hébergé une nuit à l'école. Ils ont tous trouvé bizarre sa façon de fouiner partout. On serait tenté, bien sûr, de les accuser de bâtir de toute pièce un roman, si l'on ne savait aujourd'hui à quel point Freinet se trouvait, depuis l'affaire de St-Paul, dans le collimateur des services de police. Tous les adultes de l'école doutent qu'il s'agisse vraiment d'un espion et non d'un curieux, mais il n'est pas impossible que les enfants se montrent plus perspicaces et moins naïfs que Freinet qui, estimant n'avoir rien à cacher, fait facilement confiance au premier venu. La réaction unanime des enfants lui fait pourtant promettre une plus grande vigilance à l'avenir.

Lisette pouvant le suppléer dans la classe, Freinet se rend à Epinal, Mirecourt et Nancy. Au retour, il ramènera des enfants de la banlieue parisienne. D'après un témoignage de sa fille, sa carte de mutilé

de guerre lui donnant droit au quart de tarif et à une place assise, quelle que soit l'affluence, il voyage de nuit, la tête appuyée sur son cartable qui lui sert aussi de pupitre le matin pour mettre au point ses notes. Quand il part le vendredi soir à l'invitation des partisans du changement de pédagogie, il lui arrive de donner plusieurs conférences dans la même région pendant le week-end et il reprend le train de nuit du dimanche. C'est exténuant mais efficace.

Comme la plupart des enfants restent à l'école Freinet pour les fêtes de Noël, on prépare des saynètes et des chants. Aucune trace encore, au sein de l'école, du drame de la guerre civile espagnole mais elle est déjà intensément présente dans l'esprit de Freinet qui a écrit en octobre (EP 1, p. 1): *Nous ne saurions commencer cette nouvelle année sans envoyer notre salut fraternellement ému à tous nos camarades, à tous les éducateurs, aux paysans, aux ouvriers et aux ouvrières qui, en Espagne, ont su donner un exemple jamais connu encore de clarté, de netteté et d'inébranlable décision dans la défense prolétarienne. C'est aujourd'hui à coups de fusils, c'est par le sacrifice de leur vie que nos camarades espagnols défendent, avec leurs libertés, le triomphe de nos techniques pédagogiques. Leur succès sera un épanouissement de leurs efforts et de nos efforts; leur défaite serait l'anéantissement immédiat de leurs expériences éducatives.*

En effet, s'est développé en Espagne, un actif mouvement pédagogique dont les militants se définissent comme "Freinétistes", avec 120 écoles qui impriment, correspondent et une revue mensuelle *Collaboracion*. En plus de Herminio Almendros, les fondateurs du groupe sont deux militants anarchistes: José de Tapia et Patricio Redondo. Par ailleurs, beaucoup de voisins de l'école Freinet sont des immigrés espagnols. Le plus proche, Suné, a fréquenté à Sabadell une "*escuela moderna*" de Francisco Ferrer, militant anarchiste catalan fusillé en 1909.

En novembre, Pagès écrit de Perpignan pour annoncer l'assassinat par les franquistes d'Antonio Benaiges, militant de la région de Burgos. Simon Omella a échappé de peu à la fusillade. Freinet se joint à Pagès pour saluer les *héroïques combattants espagnols* (EP 4, p.77). Il rend compte (EP 5, p. 118) de l'action des *Missions pédagogiques espagnoles*. Herminio Almendros, devenu inspecteur-chef de Catalogne, raconte l'action de ces missions dans des villages isolés où l'Eglise a maintenu, par la peur, l'obscurantisme le plus total. On y projette des films, fait entendre de la musique, informe sur l'hygiène et l'évolution de l'agriculture. Freinet consacre un n° spécial (EP 7-8, janv. 37) à *L'Ecole Nouvelle Unifiée de Catalogne* et s'enthousiasme de voir recommander officiellement, par la Généralité de Catalogne, des dispositions pédagogiques très proches de ses idées. Mais le contraste avec la pédagogie soviétique de l'époque pourrait passer pour une critique de cette dernière, aussi se sent-il obligé d'ajouter: *Nous nous en voudrions de laisser sous-entendre quelque opposition de quelque nature qu'elle soit entre l'évolution de la pédagogie soviétique et la nouvelle orientation espagnole et catalane. L'URSS a été, à sa naissance, victime de graves erreurs idéalistes dans le sens de cette éducation nouvelle bourgeoise que nous avons maintes fois dénoncée. Elle a dû, par ses propres moyens, à une échelle unique au monde, remonter un courant sans précédent et organiser au milieu des pires difficultés l'éducation du peuple.*

L'Espagne trouve, idéologiquement et techniquement, le terrain quelque peu déblayé. Elle peut s'y engager sans risques graves. Et nous avons quelque fierté à sentir que, parmi les nombreux ouvriers qui ont contribué à déblayer ce terrain, les centaines d'adhérents de notre Coopérative de l'Enseignement ont, mondialement une place d'honneur. (...) Comme nos camarades espagnols, continuons notre lutte ardente sur deux fronts: antifasciste et pédagogique. Et un jour prochain, peut-être, une collaboration complète et effective avec nos camarades espagnols triomphants nous permettra de réaliser plus pleinement encore nos buts d'éducation prolétarienne (EP 7-8, janv. 37, p. 150).

L'Espagne entre dans les préoccupations des enfants :

Après les vacances de fin d'année, apparemment le jeune couple Urfels a éclaté. Le 2 janvier 37, Lisette part seule à Oran reprendre une classe dans l'enseignement public. Le 19, en se levant, les enfants découvrent, sur le tableau de la classe, un message d'au revoir écrit à la craie par Frédéric, parti pendant la nuit rejoindre les Brigades internationales, créées en septembre 36 pour lutter aux côtés des Républicains espagnols contre la rébellion militaire de Franco. Voici la réaction des petits Pionniers, dans un texte collectif où la part de l'adulte (Elise?) semble évidente: *Cher Frédéric, quel mal il se donnait pour nous faire plaisir et nous contenter ! Que de journées il a passées à rendre notre école plus belle et plus joyeuse, grâce à ses peintures où il mettait toute son âme. Il était si heureux et si tranquille dans ce qu'il appelait sa grande famille! Mais l'Espagne là-bas combattait pour sa libération. Il a tout laissé derrière lui pour aller participer à la lutte. Pendant que nous serons bien au chaud dans notre lit ou à table devant de bons plats, Frédéric, avec des milliers d'autres camarades, souffrira de la faim et grelottera de froid. A chaque instant, sa vie sera en péril. Pourquoi toutes ces souffrances? Pour que nous n'ayons pas plus tard à supporter les horreurs de la guerre et du fascisme. Cher Frédéric, nous serons dignes de toi et nous te recevrons avec joie après la victoire.*

Le 28, Lulu présente à ses camarades des documents sur l'Espagne. Nous apprendrons plus tard que sa grande sœur Lisette a rejoint elle aussi les brigades et s'occupe particulièrement de la sauvegarde sur place des enfants, en animant une colonie dans la région de Barcelone. Rencontrant les responsables de l'école Freinet de Barcelone, elle a fait état de quelques-unes de ses divergences sur les pratiques à l'école de Vence. Freinet apprend rapidement par ces militants ce qu'il considère comme un dénigrement de son action. Par lettre, il reproche à Lisette sa "trahison", sans se rendre compte que le courrier est ouvert par le commissaire politique qui oblige l'intéressée à s'expliquer sur cette trahison, accusation qui pourrait être très grave dans le climat de guerre civile. Heureusement, grâce aux enseignants espagnols, l'incident est ramené à ses justes proportions pédagogiques, mais il aurait pu avoir involontairement des conséquences dramatiques.

Freinet participe souvent à des réunions de soutien aux républicains espagnols. Il emmène avec lui les adolescents volontaires. D'après leur témoignage, comme il est exténué par les activités qu'il mène sur tous les plans (son école, son mouvement, la politique), il lui arrive de s'assoupir pendant les discours. Ses élèves se poussent du coude en observant qu'il dort. Mais soudain, c'est à son tour de parler. Il enchaîne sur les interventions précédentes, renforçant ou rectifiant ce qui a été dit. Les jeunes sont ébahis: Papa ne dormait donc pas vraiment.

L'attachement profond de Freinet à la cause de l'Espagne républicaine est encore renforcé par l'hommage rendu par le conseil municipal de Barcelone qui vient de donner le nom d'*Ecole Freinet* à une école expérimentale créée dans la riche propriété réquisitionnée d'une marquise (EP 12, couv. 2).

Pour rendre plus rigoureux le plan de travail des enfants :

Jusqu'à présent, les enfants se fixaient verbalement un plan de travail hebdomadaire, comportant aussi les travaux non scolaires, notamment jardinage et bricolage. Lisette avait trouvé que cela manquait parfois de rigueur et d'efficacité. Freinet a sans doute été sensible à cette critique, mais il ne veut pas revenir à une pratique plus traditionnelle. Le 10 février, un long texte de Christiane annonce l'innovation :

Nous cherchions un système de travail qui nous permettrait de nous occuper librement, comme

nous voulons, et avec le plus de profit possible pour la communauté et pour les élèves. Nous croyons l'avoir trouvé. Papa a tapé à la machine des PLANS DE TRAVAIL où sont inscrits: grammaire, calcul, algèbre, géométrie, histoire, géographie, physique et chimie, histoire naturelle, avec une place pour les conférences et le travail manuel. Pour chaque matière, il y a trois cases et des petits carreaux pour les fiches.

Chaque lundi, nous établissons librement notre plan de travail pour la semaine, en inscrivant dans chaque case ce que nous voulons étudier et les fiches que nous désirons faire. Mais une difficulté se présentait: comment savoir exactement, au bout d'un certain temps, ce qui a été fait et ce qui reste à faire.

Nous avons alors fait un tableau pour chaque matière: en géographie, les régions de la France, les pays étrangers, les questions générales, etc. - en histoire naturelle: les différents groupes d'animaux, de plantes et les parties du corps de l'homme et ainsi pour chaque matière. Chaque semaine nous choisissons sur ces PLANS GENERAUX les sujets qui nous intéressent et que nous inscrivons sur notre plan de travail de la semaine. Lorsque la question est étudiée, nous la barrons en rouge sur le tableau pour qu'on ne traite pas deux fois le même sujet.

Ce système sera ensuite approfondi et donnera lieu à l'édition de grilles imprimées de plans de travail. Par ailleurs, Freinet ne cessera de relancer la réflexion sur les plans annuels et même plus généraux qui rassembleraient tous les sujets que l'on souhaiterait voir étudier par les enfants au cours de leur scolarité primaire.

Un peu plus tard, un autre texte revient sur la nécessité d'allier liberté et efficacité du travail. Pierre s'est contenté de recopier dans un livre quatre pages sur les dents. Freinet lui reproche d'avoir fait un travail inutile. Un discussion s'engage :

PIERRE - Je trouve qu'on fait trop de travail scolaire et pas assez de travail social. J'ai mal fait ce travail parce que je ne trouvais pas d'autre sujet susceptible de m'intéresser. LULU - Nous faisons ce travail pour remplir notre plan. PAPA - Tout travail qui ne vous sert pas ou qui ne sert pas la communauté est inutile. Mieux vaut vous reposer que de faire du travail exclusivement scolaire. Mais vous êtes tellement déformés par l'école que vous allez au plus facile et que vous préférez passer des heures à copier passivement que de comprendre et de créer. LULU - Je me rends bien compte que, lorsque je fais un travail profond comme celui sur Tahiti, cela m'est bien plus profitable. PIERRE - J'en ai tellement assez du travail scolaire que tout ce qui y ressemble me dégoûte. J'aimerais mieux préparer des conférences sur ce qui se passe réellement dans la vie. PAPA - Totalement d'accord. Mais il y a des sujets scolaires qui sont en plein dans la vie, les sciences notamment. Seulement, parce qu'on vous a fatigués avec des mots au lieu de vous intéresser aux choses, vous n'avez plus aucun désir de rien étudier.

Un témoignage oral de Christiane traduit la rapidité avec laquelle Freinet passe de la discussion à l'expérimentation. Un matin, comme on parle de la vitesse du son, beaucoup moins rapide que celle de la lumière, certains grands garçons restent sceptiques: ils sont persuadés que le son se transmet aussi instantanément. Le jour même, Freinet emmène le groupe au fond de la vallée de la Cagne, poste les enfants à un endroit dégagé et va au loin abattre un arbre. Les enfants doivent admettre qu'ils ont vu l'arbre tomber bien avant d'entendre le bruit de sa chute. Freinet a reproduit les faits par lesquels il avait lui-même, dans sa montagne, découvert la différence de vitesse entre la lumière et le son. Actuellement, le souci de préserver les arbres obligerait à trouver d'autres formes d'expérimentation (par exemple, en jumelant signal sonore et signal visuel: coup de sifflet et abaissement d'un foulard). L'essentiel pour Freinet était de prouver que la science n'est pas un exercice livresque mais qu'elle est liée à la vie.

Avec l'arrivée d'enfants espagnols, le journal devient bilingue :

Le 19 février 37, les enfants annoncent que Papa est allé chercher deux fillettes: Carmen et Rosario, à Perpignan où Pagès fait le lien entre l'Espagne et le mouvement. Le Front populaire de Vence et un groupe d'instituteurs progressistes d'Algérie se sont engagés à payer la pension de ces enfants.

Un peu plus tard, des textes en espagnol du journal annoncent que d'autres petits réfugiés sont arrivés: Luis, José, Alfonso. En mai, l'école accueille une institutrice espagnole qui va leur faire classe. Chacun est persuadé que l'accueil sera de courte durée, puisque les Républicains vont l'emporter. Il n'est donc pas question de priver les enfants de leur langue maternelle. Ils écrivent et impriment en espagnol. José-Louis, le meilleur d'entre eux en orthographe espagnole, est chargé de corriger les textes, ce que Freinet ne saurait pas faire.

Après quelques essais de textes traduits dans les deux langues, on se contente de juxtaposer dans le journal, selon leurs auteurs, des textes espagnols et des textes français. Les enfants se débrouilleront pour les traduire entre eux. Et, de fait, les petits Espagnols apprennent rapidement le français au contact leurs compagnons français, tandis que ceux-ci savent bientôt suffisamment d'espagnol pour parler, lire et même écrire de petits textes dans cette langue.

Freinet publie un message d'amitié au Congrès de Nice de l'Imprimerie à l'Ecole, adressé du front d'Aragon par Costa-Jou, Palleja, Mateu, Marsal, Miret, maintenant réunis dans le bataillon de Ingerneros de la division Carlos Marx. Il lance un appel à parrainage mensuel pour l'accueil d'autres enfants espagnols (EP 16, couv. II).

Santander est tombée en août sous la domination franquiste. Dans le livre de vie, le premier texte de la rentrée suivante (le 28 septembre 37) annonce en espagnol que quatre des enfants réfugiés sont allés pendant les vacances à Vallouise où habite la mémé Lagier-Bruno (en dehors de la période d'hiver qu'elle passe à Vence dans la pension que, depuis 1935, elle est censée diriger). Les autres enfants sont restés tout l'été au Pioulier. Des nouveaux arrivent, dont plusieurs petits Espagnols de Santander ayant transité par Copenhague. Au gré des arrivées, en même temps que la détresse des réfugiés, ce sont souvent les poux, la gale, l'impétigo qui entrent et se propagent à l'école Freinet. C'est une lutte quotidienne contre la misère physiologique autant qu'économique et morale.

Un bilan des élèves, au 15 octobre 37, mentionne 42 enfants dont 16 Espagnols; six ont plus de 12 ans, douze entre 10 et 12, douze 8 ou 9, dix 6 ou 7 et seulement deux de moins de 6 ans. Presque chaque jour, sont imprimés deux textes, l'un en français, l'autre en espagnol. Beaucoup sont des portraits mutuels, tant physiques que psychologiques.

Rien ne se vit sans conflit :

Le 23 octobre, un texte de Baloulette (8 ans), évoquant les fréquentes divergences publiques entre Freinet et Elise, montre que leur fille n'apprécie pas:

Discussions. Maman a 39 ans; elle est très gentille. Moi, je n'aime pas quand elle discute avec Papa. Un jour, je leur ai dit: "Séparation entre l'âne et le cochon!...." - ça n'est pas très gentil ce que tu dis, Baloulette. Qui est l'âne et qui le cochon? - Je crois que ce n'est personne, mais je n'aime pas les discussions. Taisez-vous!... Maman a dit: Mais, Baloulette, de la discussion jaillit la

lumière...

Le 25, le compte rendu de la réunion de coopérative de l'école rappelle les consignes de propreté, de calme et de rangement. Le texte espagnol n'est pas une simple traduction de ce compte rendu, il critique plus précisément les enfants récemment venus de Santander. En effet, ayant vécu dans l'insécurité la plus tragique, ces enfants ont perdu toute habitude de vie sociale: ils se jettent sur la nourriture, au delà de leur faim immédiate, même en fouillant dans les épluchures. Parfois, ils n'hésitent pas à chaparder le peu que possèdent leurs compagnons. Il faudra beaucoup d'affection, mais aussi la fermeté et la sécurité des règles du groupe, pour qu'ils retrouvent un comportement équilibré.

Quelques jours plus tard, Anne-Lise, une adolescente danoise de milieu aisé, venue apprendre le français au Pioulier, se questionne: *Est-ce le paradis?* Elle comprend vite que, malgré la cadre enchanteur, la réalité est plus difficile. Elle conclut: *Maintenant, je ne crois plus que l'école est tout à fait un paradis. Heureusement, car je ne suis pas faite pour vivre au paradis.*

Faire face à la détresse :

Le 2 novembre, Marguerite raconte qu'elle est allée avec les grands de l'école participer à Vence à la collecte nationale pour l'Espagne. Les enfants doivent affronter l'indifférence des gens riches. Un homme rétorque : *N'y a-t-il pas assez de malheureux en France ? - Monsieur, nous, nous pensons à tous ceux qui souffrent, ceux de France et ceux d'Espagne, car nous avons un peu plus de cœur que vous.* Un autre va même jusqu'à dire qu'il donnera quand ce sera pour Franco.

Au sein du mouvement et à l'extérieur, des souscriptions sont lancées pour la prise en charge d'un enfant espagnol par un groupe de militants pédagogiques, syndicaux ou politiques (parmi lesquels beaucoup de femmes). Dans les rencontres et manifestations, on affiche la photo portant le nom du petit réfugié et on mentionne le groupe qui le prend en charge, afin de personnaliser le parrainage. Pour permettre les dons ponctuels, une tombola est lancée qui se renouvellera (EP 7, janv. 38 et EP 6, déc. 38).

Malgré cela, c'est souvent l'extrême dénuement. L'école Freinet accueille sans se poser de questions mais il est difficile de faire face à tous les besoins. Il faut tout partager, même les vêtements et les chaussures quand on doit aller à Vence sans paraître trop dépenaillés. Plus tard, Elise Freinet conseillera aux jeunes parents de veiller à ne pas trop sacrifier leurs propres enfants dans leur militantisme. Elle avait été elle-même bouleversée le jour où Balouette, ayant reçu un manteau neuf comme cadeau de sa tante, s'était couchée habillée pour être certaine qu'on ne le lui prendrait pas pendant la nuit.

Les enfants espagnols reconstituent en jeu dramatique des scènes de la guerre et, en faisant la quête, recueillent aussi de l'argent pour l'école Freinet de Barcelone.

Fin mai 38, le livre de vie précise que l'auberge de jeunesse, construite par Freinet et quelques jeunes sur un autre terrain de la colline du Pioulier, à 100 m de l'école, est prête à héberger tout l'été les visiteurs de l'école (après la guerre, ce bâtiment servira d'habitation au couple Freinet, mais on continuera à l'appeler "l'auberge"). On espère que les visiteurs se montreront généreux pour l'accueil des petits réfugiés. L'annonce paraît pour les militants, en même temps que l'appel au parrainage des 15 enfants à la charge totale de l'école. Il y a un urgent besoin de chaussures.

Des appels de plus en plus angoissés venant d'Espagne :

Dans un article sur l'école Freinet de Barcelone, Lisette Vincent interpelle vivement chaque militant français sur sa solidarité personnelle avec le peuple espagnol (EP 17, mai 38, p. 341).

Dans un éditorial intitulé: *L'enfant sera sauvé!*, Elise Freinet réagit en femme hurlant son indignation devant la photo d'un bébé tué avec sa mère. *Il est des spectacles que l'on se refuse à regarder; par lâcheté, fausse sensibilité ou stupide distinction. On dit: - Oh! non! c'est trop affreux et c'est de mauvais goût! Nous revendiquons toute la responsabilité du mauvais goût et nous disons: "Regardez!" Une mère tenait son enfant dans ses bras... Voilà ce qu'il reste de tant de ferveur et de tant d'amour! (...) Maintenant l'enfant mort n'a plus de sépulture et la raison des mères va sombrer! Qui osera chérir son propre enfant sans penser à l'enfant déchiqueté et projeté au vent? Qui voudra faire tant soit peu pour sauver une vie innocente et fragile, oh! si fragile! Ou bien, alors, qui voudra se faire complice de la mort? Qui voudra favoriser l'assassinat d'un enfant?* (EP 19, p. 377)

Un appel pressant est lancé (EP 4, nov. 38) pour venir en aide aux petits Espagnols hébergés au Pioulier, le déficit est actuellement de 5000 F par mois pour couvrir les frais de leur accueil (155 F par enfant). Elise Freinet renouvelle l'appel (EP 8, janv. 39, p. 185) car l'école Freinet qui a déjà accueilli 32 enfants en reçoit encore 14. On en a placé 11 à l'extérieur pour un temps limité. Il faut trouver une aide financière, des vêtements et des chaussures en bon état. Plus de 1500 lecteurs de la revue, cela devrait signifier 1500 bonnes volontés.

Le passage le plus émouvant de *L'école Freinet réserve d'enfants* (Maspéro) est celui (p. 270) où Elise raconte l'arrivée de Frédéric, blessé sur le front de Catalogne, ramenant avec lui une dizaine de petits réfugiés dont un enfant squelettique de 4 ans: Alvarito. Pendant des semaines, elle s'acharne à lui redonner goût à la vie et à la nourriture, tout en lui chantant pendant la becquée une mélodie catalane. Anne-Lise, troublée dans son égoïsme d'adolescente bourgeoise, lui conseille de ne pas s'acharner et de ne pas s'attacher à ce cas désespéré. Finalement, le petit retrouve progressivement la force de vivre. Un jour, comme c'était prévisible, l'oncle de l'enfant, sa seule famille désormais, annonce qu'il vient le rechercher. Anne-Lise, bouleversée, est maintenant prête à emmener clandestinement le petit au Danemark. Mais il faut bien qu'il soit rendu, au milieu des larmes, après un dernier chant accompagnant la becquée qui l'a sauvé.

L'année scolaire 38-39 a vu arriver de nouveaux enfants espagnols, notamment de Barcelone, tandis que d'autres étaient repris par leur famille maintenant réfugiée en France. Il arrive que les petits réfugiés soient deux fois plus nombreux que leurs camarades français. Freinet et Elise voudraient accueillir les enfants de l'école Freinet de Barcelone qui fuient devant l'avance franquiste. Ils lancent pour cela une grande souscription nationale (EP 9, fév. 39). Mais l'autorité militaire française filtre les entrées à la frontière et oriente le flot des réfugiés dans des camps qu'on peut légitimement appeler "de concentration" puisque les internés, privés de tout, n'ont pas le droit d'en sortir. Malgré les promesses d'hébergement de l'école Freinet, aucune entrée n'est tolérée dans les Alpes-Maritimes et Freinet soupçonne que les fêtes du carnaval doivent être protégées de tout mouvement d'immigrés. Il appelle donc tous les militants à aider les réfugiés qui se trouveraient dans leur département (EP 10). Dans le même n°, il développe (p. 245) dans un article sur *Les fondements sociaux de notre pédagogie*, la nécessité d'allier action pédagogique et lutte sociale. *Pédagogiquement, comme socialement, la France reste un des derniers îlots de pensée libre, de formation humaine et d'espoir libérateur. Nous devons tenir, regrouper nos forces, faire face, montrer envers et contre tous la pureté et l'humanité de notre idéal. Mais pour sauver cet idéal, il ne suffit plus de prêcher et d'espérer. (...) on a moins que jamais le droit de pratiquer cette paisible*

pédagogie de chambre contre laquelle nous nous sommes si souvent élevés : soutenir les réfugiés, réconforter les enfants, accueillir ceux de nos camarades qui ont trop ouvertement lutté pour notre idéal pour espérer jamais un pardon du vainqueur, travailler dans un large esprit d'humanité et d'union à établir le barrage indispensable à la barbarie envahissante, c'est faire de la pédagogie nouvelle populaire. Et il reproduit un texte récent d'Almendros où ce dernier décrit l'attitude calme et digne d'un maître d'école qui ne cesse de dire à ses élèves : *L'avenir est à vous.* Une phrase qui continue de résonner dans la tête des enfants après que les fascistes aient exécuté sommairement leur instituteur.

Freinet revient sur le blocage par les autorités françaises de l'élan de solidarité en faveur des réfugiés espagnols : *A l'annonce de l'afflux massif des Catalans fuyant l'envahisseur, tous les cœurs s'ouvraient; dans toute la France des milliers de camarades ajoutaient un lit dans leur appartement exigü et préparaient déjà le couvert du petit réfugié. Du jour au lendemain, à l'appel du camarade Gadea, directeur de notre école Freinet de Barcelone, annonçant son arrivée à la frontière, 30, puis 50, puis 100, puis 200 places étaient trouvées et prévues. On ne l'a pas voulu. Nous ne nions pas qu'il n'y ait à cela quelque raison sanitaire valable. Ce ne saurait être la vraie raison : on n'a pas voulu que se manifeste de façon aussi touchante et aussi totalement fraternelle la solidarité du peuple de France pour les républicains Espagnols. On nous a volé nos enfants.*

Il insiste sur la nécessité d'une mobilisation pour réunir de l'aide et obtenir de sortir des camps tous les réfugiés qui y sont internés. Pour atténuer le dépaysement des petits réfugiés, il propose qu'une revue écrite et publiée par les enfants espagnols de l'école de Vence soit envoyée à tous ceux qui ont auprès d'eux des réfugiés. Cette revue appelée *Ninos Espanoles* aura plusieurs numéros.

Bilan d'une éducation pluriculturelle :

Le livre de vie du Pioulier contient toujours des textes dans les deux langues, mais le recul puis l'effondrement des dernières forces républicaines a provoqué visiblement un changement pédagogique. Certains textes français, très simples et sans nom d'auteur, ont pour fonction évidente d'apprendre aux petits Espagnols, récemment arrivés, à se débrouiller le plus rapidement possible dans notre langue.

Mais l'apprentissage mutuel naturel a déjà produit ses effets avec les plus anciens. Quelques textes français sont maintenant signés de prénoms espagnols: Carmencita, Begonia, Jose-Luis, Mila, Angelines, tandis que certains textes espagnols portent la signature d'enfants français: Baloulette, Michelle, Coco. On pouvait difficilement pousser plus loin l'interpénétration culturelle. L'éducation pratiquée par Freinet est aussi éloignée de l'assimilation à la jacobine que de la cohabitation de communautés étanches à l'anglosaxonne. Il ne s'est jamais agi de rendre les petits Espagnols semblables aux jeunes Français, comme si ces derniers se ressemblaient tellement entre eux, mais on ne les a pas non plus cantonnés dans leur langue et leur culture (dont il faut rappeler qu'entre Catalogne, Andalousie et Pays basque règne une grande diversité). On peut réellement parler de métissage culturel dans la fraternité.

[\(retour\)](#)

L'expansion du mouvement

(1935-1939)

Au cœur du combat social :

La mobilisation antifasciste, commencée avec l'affaire de St-Paul et renforcée par les menaces croissantes (6 février 34 à Paris, dictature hitlérienne, putch franquiste), continue à attirer l'attention sur le seul mouvement d'enseignants qui n'ait jamais dissocié lutte sociale et combat pédagogique.

Freinet reprend (EP 3, nov. 35, p. 49) un article du bulletin *L'Ecole Nouvelle* de Lille, intitulé : *Aimer, c'est haïr*, où Jean Roger crie sa révolte devant ces enfants qui ont faim (l'un d'eux, à 13 ans, a volé un petit morceau de beurre pour savoir quel goût cela avait), qui ne peuvent s'habiller qu'avec les vêtements usagés donnés par d'autres, qui rêveraient de devenir boucher "parce qu'on est bien nourri" ou boulanger "parce qu'il doit faire chaud auprès du four" et conclut : *Aimer l'enfance malheureuse, c'est haïr le régime capitaliste décadent qui permet une telle iniquité*. R. Lallemand lui répond (EP 11, mars 36, p. 235) : *Il ne s'agit plus d'aimer ou de haïr, il faut agir*.

Freinet publie (EP 5, p. 112 et EP 6, p. 137) le compte rendu par Berthold Friedl d'une enquête réalisée auprès de 150 enfants d'une colonie de vacances de la banlieue sud de Paris sur *la conscience de classe*, mais les arrière-pensées politiques de l'auteur et probablement l'ambiance idéologique du lieu brouillent un peu le regard porté, quand on voit que les adultes auxquels s'identifient les préadolescents se nomment: Lénine, Staline, Barbusse ou Raymond Guyot.

En janvier 36, Freinet précise *Notre position en face de la religion en général et du Catholicisme en particulier* (EP 7, p. 162): *Nous ne pratiquons plus cet anti cléricalisme de "mangeurs de curés" du début du siècle. Nous reconnaissons, et nous ne craignons pas de le dire, qu'il y a parmi les propagandistes de la Foi chrétienne, des personnalités totalement sincères et dévouées à leur idéal, et nous leur rendons hommage toutes les fois que nous rencontrons ces hommes sur notre chemin. Il fera état ensuite des catholiques qui l'ont soutenu pendant l'affaire de Saint-Paul et même de correspondance de prêtres ouverts. Mais nous n'oublions jamais, par contre, que ces hommes eux-mêmes ne sont que des rouages de la machine religieuse au service du capitalisme et que cette machine reste, de ce fait, notre ennemie permanente. (...) Le Dieu des idéalistes n'a rien de contre-révolutionnaire et il s'identifierait assez bien avec notre conscience de l'immensité de la nature et de l'infini dont nous sommes des éléments. Mais le Dieu des curés, des Papes, le Dieu au nom de qui les peuples se déchirent, le Dieu dont le capitalisme fait un utile paravent, ce Dieu que les véritables chrétiens ne reconnaissent plus comme leur Dieu, comment ne le considérerions-nous pas comme le pire ennemi de la vérité et du progrès? (...) La religion est une maladie qui affecte les faibles: ceux qui, vaincus provisoirement, ont besoin d'un illusoire appui et ceux aussi qui, idéalement conscients, manquent du ressort nécessaire pour regarder la vie en face, sans le secours d'une mystique*.

Juste au-dessous de son article, il évoque la revue *Terre nouvelle*, mensuel des Chrétiens révolutionnaires: *Excellents articles d'hommes qu'on sent sincères et qui vont jusqu'au bout de leur idée, en bons et humbles imitateurs du Christ*. Ce qui le met à l'aise pour dénoncer dans le livre de Marie Fargues, *Les méthodes actives dans l'enseignement religieux* (Ed. du Cerf): *Les idées pédagogiques nouvelles prostituées au plus antipédagogique et au plus inhumain bourrage de crâne*.

Freinet revient sur le sujet en novembre 36 (EP 4, p. 87), à propos des discussions du congrès de Cheltenham, où se sont exprimées des personnalités de tendances très diverses, et cite la synthèse: *En ce qui concerne l'enseignement religieux des églises, la tendance générale de l'Education Nouvelle est une défiance grandissante à son égard. par contre, en ce qui concerne la religion non-dogmatique, les sentiments restent partagés. Les uns pensent qu'une amélioration du milieu social permettra un épanouissement de la personnalité dans un sens qui ne sera pas forcément religieux mais qui ne peut encore être précisé. D'autres espèrent qu'une éducation nouvelle favorisant un développement de vie spirituelle contribuera à la libération de la personnalité; ils ne l'attendent cependant pas d'une endoctrination (sic), quelque sincère qu'elle soit, mais d'une vie réellement humaine de dévouement au service de la vérité.*

Après la victoire du Front Populaire, la lutte sociale s'oriente, comme on l'a vu, vers le soutien aux Républicains espagnols. Freinet milite également aux côtés des paysans de sa région au sein de l'*Union Paysanne*.

C'est sur le plan de l'école que se polarise surtout la revendication intérieure.

Pour un nouveau Plan d'Etudes Français :

C'est l'appel que lance Freinet (EP 17, juin 36, p. 341) en écho au Plan d'Etudes qui vient de transformer les programmes de l'enseignement primaire de Belgique. Il reprend longuement ce thème dans un numéro spécial (EP 2, oct. 36) portant le même titre. Il cite des extraits significatifs du plan belge où l'on note: place de l'entretien familial dans l'apprentissage de la langue maternelle; l'enfant peut écrire spontanément ce qu'il a à dire; échanges de lettres avec d'autres écoles; encouragement à la rédaction et à l'édition d'un petit journal; allègement du programme de grammaire, assouplissement de l'emploi du temps; étude du milieu par l'observation active; recommandation de l'imprimerie et du phonographe. On y sent l'influence de Decroly, mais sans doute aussi celle des enseignants et inspecteurs belges proches de Freinet.

Fort de ce précédent, Freinet propose aux députés du Front Populaire la rédaction d'un plan d'études français qui contiendrait en plus: la suppression du Certificat d'études, remplacé par un carnet permanent de scolarité; la transformation du rôle des inspecteurs devenant animateurs pédagogiques; la limitation des effectifs (mais aucun nombre n'est fixé); de meilleures conditions d'espace et d'hygiène des locaux scolaires; le développement du matériel collectif; la création d'un réseau d'écoles expérimentales, sous le contrôle d'un Bureau d'éducation. On retrouve là certaines préoccupations du Front de l'Enfance, avorté quelques mois plus tôt.

Il revient sur le problème (EP 6, déc. 36, p. 125) en se méfiant d'une réforme purement administrative : *Le Plan d'Etudes Français sera une œuvre collective ou il ne sera pas.* Et il lance, auprès des enfants ayant quitté l'école, une enquête sur les apprentissages scolaires qui leur ont été les plus utiles, dans tous les domaines : expression orale, écrite, lectures, calcul, histoire, géographie, sciences, dessin, musique, gymnastique, travail manuel; utilité du Certificat; que faudrait-il ajouter et supprimer? comment organiser le travail. Mêmes questions aux parents. Pour les employeurs et dirigeants, ce questionnaire est complété par deux demandes : noter les notions ou activités négligées que l'école devrait offrir aux enfants; signaler les activités jugées non indispensables pour la vie et le travail. Il faut souligner cette préoccupation (fréquente chez Freinet) de consulter tous les intéressés : jeunes, parents mais aussi employeurs, alors qu'on se contente généralement, dans les meilleurs cas, de consulter le milieu enseignant. Des groupes de militants, comme celui de l'Allier, travaillent sur un programme minimum de connaissances (EP 9, p. 189).

Nous avons déjà parlé de *L'Ecole Nouvelle Unifiée* de la Généralité de Catalogne qui appuie dans le même sens. Manifestement, les idées pédagogiques de Freinet ont le vent en poupe. Tellement que certains militants, tel Fragnaud (Charente-Inf.), mettent en garde contre les opportunistes qui, pour se faire bien voir de l'administration, feront simplement mine de changer. Freinet tente de les rassurer : *Les risques, dans ce sens, seront d'autant plus réduits que nous lierons davantage avec les jeunes instituteurs qui, dans leur village, cherchent moins, en général, le "tape à l'œil" que l'aide pratique que nous leur apportons* . Et il ne tient pas à ralentir à dessein la diffusion, nécessaire à la vie de la CEL donc à l'action pédagogique. A ses yeux, le but n'est pas l'expansion à tout prix, néanmoins la vocation normale d'une minorité d'idées est de devenir un jour majoritaire.

Pour l'abolition des devoirs à la maison :

Une réforme de l'emploi du temps (un après-midi de plein air et un de loisirs dirigés chaque semaine) est expérimentée en 37-38 dans plusieurs départements, dont les Vosges et le Pas-de-Calais. Il se trouve que j'y ai participé comme enfant, mais je n'ai pas eu l'occasion, comme les élèves des instituteurs proches de Freinet, de répondre à leur enquête. Les enfants interrogés préfèrent ces deux après-midi à l'emploi du temps ordinaire, notamment les activités de plein air (dans l'ordre: jeux, rythmique avec musique, leçon de gymnastique, préparation au brevet sportif et marche). Pour les loisirs (qu'on appellera ensuite "activités", ce qui fait plus sérieux), dans l'ordre: imprimerie, TSF, classe-promenade, lecture par le maître, correspondance interscolaire, récolte de plantes médicinales, travail manuel, chant.

Freinet se réjouit de cette mesure (EP 5, nov. 37, p. 73), mais quelques militants le trouvent trop optimiste, car certains instituteurs renforcent le travail à la maison pour compenser les 6 heures "perdues" pour le bourrage scolaire (EP 6, p. 97). Bien entendu, seul un changement de pédagogie permettra l'application cohérente de la modification d'horaire.

Il faut effectivement empêcher la dénaturation du changement. Les travailleurs ont obtenu la semaine de 40 heures. Freinet revendique : *Pour nos enfants, la semaine de trente heures* et pour cela on doit supprimer tout travail forcé à la maison (EP 7, janv. 38, p. 121). Dans le n° suivant, il publie une *page des parents* qui rappelle l'ancienne bataille syndicale des travailleurs pour les trois 8 : 8 heures de travail, 8 heures de sommeil et 8 heures de liberté. Les enfants ont besoin de 10 heures de sommeil; après 6 heures de classe, il leur faut se reposer l'esprit et non faire à la maison d'interminables devoirs. C'est là le sens du progrès. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que le travail à la maison est la principale source d'inégalité scolaire, car certains bénéficient de place et de calme, ainsi que de conseils, alors que d'autres n'ont même pas la possibilité d'ouvrir le manuel sans qu'un petit frère intrigué n'y applique ses mains sales.

En réalité, il faudra attendre 1956 pour que soit décidée la suppression des devoirs du soir, si peu appliquée qu'elle devient à nouveau le thème d'une réforme près de 40 ans plus tard. Quand cette officialisation de la suppression revendiquée par Freinet dépassera le demi-siècle, pourra-t-on enfin certifier la disparition du travail scolaire forcé à la maison?

Pour la réforme du Certificat d'études :

Freinet avait revendiqué sa disparition en tant qu'examen. Hulin (Nord) avait préparé un rapport "documenté et sérieux", parvenu trop tard pour être discuté au congrès de Nice et qui fera l'objet

d'un n° spécial commun de *Pour l'Ere Nouvelle* (organe du Groupe Français d'Education Nouvelle, le GFEN), de *L'Ecole Nouvelle* (Groupe d'éducation nouvelle du Nord) et *L'Educateur Prolétarien*. En préambule, Freinet apporte sa contribution au débat (EP 16, mai 37, p. 283). Il fait marche arrière puisqu'il envisage maintenant, non la suppression du Certificat (CEPE) mais sa réorganisation, en tenant compte du nouveau projet de réorganisation de l'enseignement (Jean Zay, 2 mars 37), prévoyant la prolongation de la scolarité. Il affirme: *Le CEPE n'est pas un concours d'entrée au second degré mais le contrôle de base avant d'entrer dans le cycle d'orientation. Il sera simplement une attestation que celui qui la possède a suivi régulièrement les cours d'enseignement primaire, qu'il a acquis les connaissances et les techniques dont la possession paraît nécessaire et indispensable dans la vie à 12-13 ans. S'il en est ainsi, si l'école remplit bien son rôle, le CEPE devrait être pratiquement donné à tous les enfants. L'échec au CEPE montrerait seulement que le candidat n'a pas suffisamment, pour diverses raisons, sociales, individuelles ou scolaires, profité de l'enseignement primaire. Des cours spéciaux devraient être institués pour leur permettre d'acquérir ce minimum indispensable.* Après avoir énuméré les contrôles à prévoir, il conclut: *Nous devons nous en tenir aux acquisitions principales, qui ont toujours été le domaine de l'école primaire et réduire pratiquement à ces matières le contrôle opéré. Il ne s'agit pas d'avoir avec les enfants de cet âge des ambitions démesurées. Nous avons appris à nos élèves à lire couramment et intelligemment, à rédiger correctement et sans faute, à calculer rapidement et sans erreur.*

Il publie une réponse de H. Wallon(EP 17, p. 213) qui ne souhaite pas la suppression du CEPE, mais pense que l'on pourrait envisager des tests de contrôle (opérations, orthographe), un écrit où *l'enfant pourrait montrer son sens du concret, sa liberté d'imagination, ses capacités d'expression* (problème, récit, questions sur une lecture). Il souhaite le maintien de l'oral à valeur complémentaire et rectificative d'après les travaux présentés.

Le n° spécial annoncé (EP 18-19) traite en détail de tous les aspects et de toutes les disciplines scolaires. Il souligne le double problème : contrôle d'acquisitions ou examen des aptitudes en vue de la poursuite des études? *Deux préoccupations dominantes : 1° Organiser un examen sérieux quoique simple. 2° Réduire le plus possible la fatigue des candidats par une alternance convenable des épreuves, par la suppression de toute attente inutile (pas de banquet interminable), par une organisation matérielle parfaite. Ni une loterie, pour les candidats moyens, ni une simple formalité, ni une épreuve d'endurance pour les candidats, ni, enfin, une foire aux médailles quelque peu ridicule* (les premiers du canton).

Des Instructions Officielles nouvelles pour le 1er degré :

Les Instructions ministérielles des 23 mars, 11 juillet et 24 septembre 38 qui traitent du nouvel emploi du temps, mais également du Cours Supérieur et de la classe de Fin d'Etudes Primaires Élémentaires. Dans un article intitulé : *Une étape*, Freinet s'empresse d'en publier des extraits significatifs (EP 3, nov. 38, p. 49) et ajoute: *Nous ne saurions trop nous en réjouir. Et nous tenons à marquer notre satisfaction avant même que les éternels saboteurs aient minimisé ce qu'il y a de hardi et de novateur dans ces Instructions pour remettre en honneur ce qu'ils appellent la "continuité" française, pour sacrifier à la lettre toujours servile, l'esprit que nous devons faire triompher. Je ne sais si, comme l'affirment certains, je me satisfais facilement. Mais je puis affirmer que si nous avons, dans l'histoire de l'évolution scolaire française, quelques lustres aussi riches en innovations hardies que ces deux dernières années, il y aurait bientôt quelque chose de changé dans l'éducation française. (...)*

Ces Instructions ministérielles sont pour nous plus qu'un encouragement. Elles peuvent, elles

doivent être notre bréviaire. Elles nous donnent raison, presque totalement, sur presque tous les points du programme, pour l'action tenace que nous avons menée depuis 15 ans. Elles prouvent à ceux qui redoutent parfois notre élan que nous sommes dans la bonne voie, que nous y resterons et que l'avenir montrera la justesse de nos conceptions.

Le rôle de l'avant-garde :

Dans la suite du même article, il écrit: *Ah, certes! c'est un rôle difficile que celui d'être à l'avant-garde, toujours. On vous jette d'abord la pierre parce qu'on ne comprend pas votre action, parce que, surtout, on redoute vos bousculades, parce qu'on craint égoïstement d'être dérangé dans ses habitudes.*

Et quand nos paradoxes sont devenus réalités, nous restons malgré tout les empêcheurs de danser en rond, ceux qui veulent encore réaliser mieux, ceux qui vont de l'avant, les éternels pèlerins de l'idée, ceux aussi qui, toujours, reçoivent les coups, endurent les déchirures parce qu'ils restent les Pionniers dont le destin est d'ouvrir les chemins difficiles, heureux - et c'est leur plus grande satisfaction - lorsqu'ils voient les masses s'y engager, les élargir, les organiser pour en faire les voies royales de la conquête et de la connaissance.

Nous avons voulu marquer tout particulièrement cette étape, qui compte dans l'histoire du mouvement. Nous ne tirerons point vanité des avantages obtenus dans lesquels nous ne voyons que des obligations nouvelles, celles de travailler plus encore que par le passé pour faire face aux désirs et aux besoins des milliers d'instituteurs qui viennent à nous, parce que nous avons ouvert la voie et préparé matériellement le terrain; pour continuer aussi nos recherches et nos réalisations afin d'aller plus avant encore, vers la conquête définitive de notre idéal.

Effectivement, de nombreux jeunes collègues se tournent vers la CEL qui leur propose des outils et des techniques leur permettant d'appliquer ces Instructions nouvelles.

Les pesanteurs n'ont pas disparu :

Freinet cite (EP 5, déc. 38, p. 120) une réaction de PH Gay dans le *Manuel Général*. Celui-ci admet que l'Etat impose les programmes, mais pas les méthodes et il conclut : *L'éducation vit d'accommodements*. Freinet riposte qu'il y a des accommodements qui servent non pas les éducateurs et les élèves mais ceux qui les exploitent (les éditeurs de manuels).

Plus décevante, cette réaction de *L'Ecole Emancipée* du 15 janvier 39 qui publie une critique par Quélavoine des récentes incitations ministérielles : *En dehors de la volonté concertée, voulue, réfléchie, étudiée des techniciens, rien n'est possible et rien n'est profitable*. Autrement dit, on ne pourra commencer à bouger que lorsque tout le monde aura décidé de changer. La position de Freinet est différente: il reconnaît la légitimité et la nécessité d'impulsions partant du ministère, mais ne croit à leur efficacité que si elles sont relayées par les praticiens les plus motivés, avec le soutien de l'administration, trop souvent conservatrice. Heureusement le n° du 30 avril de *L'Ecole Emancipée* réajuste le tir précédent en publiant un compte rendu par P. Boissel du congrès de Grenoble de la CEL.

La scolarité prolongée :

La réforme prolonge la scolarité jusqu'à 14 ans, mais le Certificat étant jusqu'alors passé à 12 ans, il faut concevoir autrement la pédagogie destinée aux jeunes qui restent à l'école primaire. Freinet propose la suppression des cours magistraux, l'utilisation de ses techniques et du travail documentaire (EP 3, oct. 37, p. 51).

Les éditeurs se précipitent pour publier de nouveaux manuels. Sans condamner le livre d'arithmétique (usage du calcul dans la vie pratique) de Chatelet et Condevaux (Bourrelier), il souhaite qu'il trouve place dans la bibliothèque de travail de la classe et non dans chaque cartable. Quand le même éditeur, Bourrelier, publie un Cahier de Pédagogie Moderne sur *La prolongation de la Scolarité*, Freinet cite de nombreuses phrases allant dans le sens de ses propositions, mais constatant que les collaborateurs de l'ouvrage sont tous des officiels (Directeur de l'Enseignement, Inspecteur Général et autres inspecteurs), il conclut : *Collaboration impressionnante : tous les officiels de poids. C'est la force et le vice tout à la fois de cette publication. Les officiels donnent des directives. Il reste aux éducateurs à se mettre techniquement en mesure de les appliquer et ils ne le peuvent qu'en travaillant coopérativement eux-mêmes.*

L'esprit pédagogique

Le débat se poursuit entre techniques et méthodes :

Dans un long article (EP 10, fév. 37, p. 267), Freinet revient sur cet ancien débat : *La méthode pédagogique ne saurait sans danger être définie et figée. Elle est une direction plus qu'un cadre, une ligne d'action, un chemin dans lequel nous pensons devoir nous engager* (souligné par Freinet). *Il suffit que nous ayons une sûre orientation générale, car nul ne pourra sans prétention en délimiter les détails, tant que les sciences pédagogiques, économiques et sociales n'auront pas apporté dans ce domaine une plus grande lueur de certitude. Ce sont les techniques pédagogiques qui vont nous permettre cette marche en avant dans la direction prévue par notre méthode. Celle-ci est donc le but, la direction, la ligne; les techniques sont les moyens d'action.* (...) *Par notre distinction que nous considérons essentielle entre méthode et technique, nous avons rappelé que si l'instituteur n'est pas indifférent à l'orientation économique et sociale de son éducation, s'il sent la nécessité d'une méthode, il oublie encore moins que les difficultés matérielles et techniques l'ont toujours empêché de réaliser son idéal. Que lui importe en définitive une méthode aussi savante, aussi scientifique, aussi idéale soit-elle, si, pratiquement, il ne peut en approcher? (...) Nous disons Technique, et nous nous enorgueillissons. Technique de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture aux tout-petits, qui, d'oppressive et scolastique qu'elle était, devient naturelle, formative et libératrice. Technique de l'apprentissage de la langue par l'expression libre, l'imprimerie à l'école, les échanges. Et les progrès effectifs obtenus, la libération psychique, la libération consciente qui en sont la conséquence disent assez l'utilité de notre effort. Technique de calcul pour délivrer enfin l'éducateur plus encore que les élèves d'une pratique épuisante et remettre un peu de vie et de joie dans un des enseignements qui devraient le plus être liés au puissant devenir humain. Technique de musique par nos disques CEL. Technique de dessin... Nous n'avons pas de grands mots. Mais conscients des buts que nous indiquait notre méthode pédagogique, nous nous sommes attachés tout spécialement à l'organisation technique de nos classes populaires. (...) La question d'organisation harmonieuse de l'effort et du travail importe plus que l'acquisition prématurée de notions dont l'utilité éventuelle n'est pas incontestable. (...) L'essentiel est que : a) Nous gardions*

un raisonnement sain, une ardente confiance en la vie, une naturelle curiosité grâce auxquels nous pourrions, à mesure que les problèmes se présenteront, les solutionner avec le maximum de succès et d'efficacité. b) Nous acquérons la technique de documentation, de recherche et de travail, qui nous permette, à un moment donné, d'utiliser les moyens que la société met à notre disposition. (...) On voit alors les grandes lignes de notre technique telle que nous la mettons au point dans notre école : 1° organisation de l'effort communautaire, apprentissage technique du travail sous toutes ses formes. 2° acquisition, par nos techniques pédagogiques, du sens profond et synthétique des diverses disciplines. 3° acquisition formelle par les fiches auto-correctives. C'est dans ce cadre que nous continuons et continuerons nos réalisations. (les passages en gras sont soulignés par Freinet)

Idéologie de l'ennui contre pédagogie de l'intérêt :

Freinet riposte (EP 10, fév. 38, p. 267) à un article d'André Ferré, directeur d'école normale, faisant, dans *Le Manuel Général*, l'éloge de l'enseignement ennuyeux : *Comme tout autre travail entrepris après cette petite cure d'ennui paraît plus excitant!* Cela rappelle l'histoire, qu'on raconte à la même époque, du fou qui se donne des coups de marteau sur la tête parce que "ça fait tellement de bien quand ça s'arrête". Freinet répond plus sérieusement : *Mais nous, nous ne voulons justement pas de cette habitude à la docilité et à la misère. Nous savons que toute souffrance injuste, toute obligation à fournir un effort dont on ne sent ni les raisons ni les buts sont des atteintes graves portées à la vie même des enfants, un amoindrissement de leurs possibilités d'épanouissement, une mutilation de leur élan.* Et comme A. Ferré estime que l'ennui qu'il faut combattre, c'est celui du maître car : *L'enseignement ennuyeux lui-même exige, autant que l'enseignement attrayant, d'être donné avec une certaine passion*, Freinet rétorque : *Comme si l'ennui du maître n'était pas intimement lié à l'ennui des élèves, comme si l'école n'était pas, qu'on le veuille ou non, une communauté, même dans l'ennui, et s'il était possible de donner avec passion - à moins que ce soit une passion sadique - un enseignement qui réfrène toutes les forces de vie de l'individu.*

La nouvelle pédagogie serait-elle aristocratique ?

Au cours d'une conférence à Périgueux, l'Inspecteur d'Académie a demandé à Freinet si l'éducation qu'il préconise n'est pas aristocratique et inaccessible à la masse des enfants. Celui-ci précise sa pensée (EP 12, mars 38, p. 243) : *Nous ne disons nullement que les enfants chez nous ne doivent faire que ce qui leur plaît. C'est une déplorable école anarchisante, dans le plus mauvais sens du terme, qui pose le problème éducatif de façon aussi théorique, et nous ne sommes nullement des anarchistes en éducation. Dans la vie, nul ne fait ce qui lui plaît : nos désirs et nos tendances sont sans cesse en butte à des nécessités économiques et sociales impérieuses avec lesquelles il serait fou de ne pas compter. C'est justement l'ancienne école qui ignore ces nécessités : elle soumet de bonne heure les enfants, il est vrai, à l'épreuve de l'autorité et de l'asservissement, mais elle ne prépare point à des réactions salutaires en face des problèmes de l'heure, et c'est en ce sens qu'elle est inactuelle, donc retardataire, d'où réactionnaire et néfaste. Il faut que l'enfant comprenne et sente la nécessité de faire ce qu'on lui demande, qu'il en discerne le but, qu'il organise lui-même, à son rythme autant que possible, les activités qui y mènent pour qu'il se donne 100% à sa tâche et que tous les problèmes pédagogiques soient bouleversés. C'est la communauté qui réalisera ce miracle. (...) Il se peut que, dans la société actuelle, l'effort libre et consenti, la réalisation puissante de nos destinées, l'éclosion sacrée de ce que nous portons de meilleur en nous soient scandaleusement aristocratiques. Nous affirmons que, par nos techniques, et dans le cadre actuel de notre école et de notre société, les enfants du peuple peuvent déjà en bénéficier.*

Pour une transformation progressive :

Il ne faut pas croire que Freinet soit prêt à rejeter les enseignants qui n'ont pas encore changé de comportement. Répondant au camarade qui le jugeait trop optimiste, il écrivait (EP déc. 37, p. 98) : *Oui, nous osons dire que, dans cette masse que stigmatise notre camarade, il y a une immense majorité d'éducateurs qui subissent le carcan, qui ont conscience du renouveau que nous annonçons et qui viendront à nous dès que les circonstances le leur permettront. (...) Il y a l'atmosphère de la caserne dans les grandes villes, il y avait les programmes - pour lesquels un pas vient d'être fait - ; il y a le certificat d'études que nous œuvrons à rendre le moins maléfaisant possible. il y a aussi les parents qui ne comprennent pas toujours, qui ont été tellement déformés par l'école qu'ils ne voient que l'acquisition et sont prêts à tout lui sacrifier, même la santé de leurs enfants. (...) On ampute l'horaire, mais on n'a point dit aux éducateurs par quel moyen il était possible de solutionner ce problème insoluble : la société, les parents réclament toujours une meilleure formation, toujours de plus solides connaissances. Ils ont raison. A nous les professionnels de trouver les moyens d'y parvenir sans danger mortel pour les enfants. (...)*

Comment faire en 30 heures ce qui en demandait 40 ou 50? crieront certains. Nous avons entendu les mêmes protestations quand les ouvriers ont arraché les 40 heures. Nous ferons la même réponse qu'ils ont faite à leurs patrons : Modernisez les installations, utilisez les usines, employez avec méthode l'effort humain, redonnez aux individus une dignité et une personnalité et le problème sera résolu. Quant à nous, il nous est facile de dire à nos camarades : - Vous comprenez les raisons d'humanité qui nous poussent à défendre l'enfant. Mais organisez vos classes selon nos techniques, adaptez le matériel nouveau, redonnez la joie et l'enthousiasme. Les 30 heures seront alors suffisantes pour les besognes d'acquisition et d'éducation qu'on attend de notre école populaire.

Pour décider les hésitants, il faut les rassurer. Freinet s'y emploie (EP 2, oct. 38, p. 27): *Nous ne sommes point les contempteurs du tout ou rien; nous ne disons point: "Notre technique est telle; vous devez l'appliquer dans son intégralité - et posséder même au préalable un diplôme vous y autorisant (Il pense au label imposé par Mme Montessori). Non, l'essentiel est que vous sentiez la nécessité de l'évolution que nous préconisons. Vous ferez ensuite, nous en sommes persuadés, l'impossible pour marcher dans cette voie où vous aurez trouvé intérêt, joie et profit. Et nous n'avons aucun doute : nous savons que, dès que vous aurez compris, vous ne resterez pas à mi-chemin, parce que, comme tous les humains, vous êtes naturellement à la recherche de cet intérêt, de cette joie et de ce profit. Alors, si vous croyez, si vous sentez que nous avons raison, vous devez commencer dans votre classe votre révolution pédagogique. Et il énumère quelques étapes (journal scolaire, fichier scolaire, bibliothèque de travail, correspondance).*

Il revient (EP 3, p. 68) sur cet aspect progressif: *Il est préférable d'introduire notre matériel et notre technique progressivement. Nous ne visons pas, par exemple, à, de but en blanc, supprimer les manuels! car si vous n'avez pas encore en mains la technique qui les remplacera, ce sera la pagaïe dans votre classe, sans profit pour personne, pas même pour notre mouvement.*

Une autre architecture scolaire :

Une nouvelle pédagogie exige une architecture différente. Freinet s'attaque au problème (EP 20, juillet 38, p. 403) et publie deux plans : celui de l'école Freinet de Vence et celui d'une classe-atelier. Il critique les écoles-casernes des grandes villes. Les cellules scolaires ne devraient pas compter plus

de 150 élèves répartis en 5 classes au maximum. L'inspecteur Levesque du Calvados estime qu'il faudrait, même en ville, des écoles à deux classes, ce qui est à ses yeux la structure idéale

Rapports avec les autres courants pédagogiques :

Freinet est agacé de se voir classé dans un clan pédagogique par opposition à d'autres et notamment à Decroly (EP 18, juin 38, p. 35): *Non, cela , c'est la caricature de notre technique, comme l'application mécanique des centres d'intérêts est la caricature du Decrolyisme. (...) Nous n'avons jamais dit que l'imprimerie (du texte choisi) doit être le centre d'intérêt de la journée. Elle le sera dans la mesure où elle exprimera les soucis des individus composant notre classe. Certains jours, quand l'imprimé choisi répond à 100% à un puissant intérêt collectif, oui, l'imprimé peut constituer le centre d'intérêt pendant tout un jour, pendant plusieurs jours. Nous reconnaissons volontiers que c'est l'exception et que, la plupart du temps, à côté de cet intérêt essentiel qui a eu la majorité, d'autres préoccupations impérieuses s'affirment dont nous devons tenir le plus grand compte. (...)*

Nous n'avons jamais dit que nous étions contre Decroly. Au contraire. Mais il est des pratiques decrolyennes qui ne résisteront pas à l'expérience pratique d'une pédagogie organisée hors de tout parti-pris scolastique. (...)

Nous avons vanté la pédagogie montessorienne - ce qui ne nous empêche pas d'écarter tout ce qu'elle a de scolastique aussi. Que nos camarades expérimentent la méthode Cousinet, le plan Dalton, les projets. Qu'ils les expérimentent, non pas en partisans aveuglés par des méthodes trop vite fixées, mais en éducateurs décidés à y puiser le maximum à la lumière nouvelle d'une pédagogie essentiellement pratique et coopérative qui a besoin, par dessus les frontières, d'imposer enfin ses besoins et ses droits. C'est cela notre mouvement. C'est la composante de ces recherches et de ces efforts en dehors de tout souci de nouveauté.

Il revient sur Decroly à propos de questions d'un camarade belge (EP 11, mars 39, p. 252): *Nous devons rendre à Decroly cet hommage qu'il est l'éducateur qui s'est le plus approché, scientifiquement, du besoin des enfants, celui qui, du dehors, a su le mieux préciser la marche normale et naturelle de l'acquisition. Toutes les activités que préconise Decroly, nous les recommandons et les pratiquons, mais sans scolastique. Occasionnellement, comme le disent les successeurs de Decroly. Lorsque des notions participent d'un ensemble vivant jailli de l'évolution enfantine. (...) Nous ne faisons que prendre le problème où l'a laissé Decroly et nous ne prétendons qu'améliorer cette compréhension profonde, mathématique, scientifique, historique, sociale qui deviendra la matière de l'exercice technologique auquel elle donnera un sens, une portée et un but. (...) Pour la compréhension profonde nécessaire à l'acquisition, l'exercice méthodique n'est pas le plus sûr moyen. La vie seule importe. (...) Notre art, notre technique, c'est de faire jaillir la flamme, de la servir, de la guider même. Et là, pourvu que nous soyons en mesure d'apporter l'aliment, nous n'échouons jamais.*

Non pas "nouveau" mais "moderne":

Freinet remet en question l'adjectif "nouveau", associé aux problèmes d'éducation. Il écrit (EP 16, mai 39, p. 354): *Il faut débarrasser notre verbiage pédagogique de ce mot "nouveau" ou "nouvelle" qui nous a fait tant de tort, parce qu'il laisse croire que nous cherchons la nouveauté avant tout, alors que ce qui nous préoccupe exclusivement c'est de rendre plus rationnel, plus intéressant, plus efficace, notre travail scolaire. Pour cette fin, nous employons les outils qui nous paraissent le*

mieux répondre à nos besoins, qu'ils soient anciens ou nouveaux. Nous devons dire même que nous nous méfions au contraire de la nouveauté qui est trop souvent mercantilisée et que nous savons prendre dans la tradition tout ce qu'elle contient de sagesse, de bon sens et d'adaptation au milieu et aux nécessités humaines. (...) Notre route, on s'apercevra à peine qu'elle est nouvelle: l'herbe gagne bien vite les talus; les charrettes y creusent quelque peu leurs ornières. Mais ce sera une belle route familière, utile à ceux qui l'emprunteront, et où tout le monde passera parce qu'elle remplacera avantageusement le vieux chemin.

Et pour convaincre d'autres éducateurs : Commencez toujours par le travail et la réalisation. Là est l'essentiel. Vous ne risquez pas de convaincre et d'attirer à nous de nombreux camarades si vous n'avez pas été suffisamment pris vous-mêmes au point de vous intégrer dans notre Coopérative de travail. Réalisez d'abord et montrez ensuite ce que vous avez réalisé, sans fard, sans paroles inutiles, sans tape à l'œil. Ne jamais tromper aucun camarade, ne point lui promettre plus que nous allons lui donner, éviter soigneusement de susciter de faux enthousiasmes dont les chocs en retour sont désastreux, dire honnêtement, sincèrement, ce que nous réalisons, ce que nous faisons, ce que nous espérons faire, c'est créer là les fondements indestructibles de notre mouvement pédagogique.

Pour marquer cette ligne d'action, Freinet consacre le dernier n° de l'année (EP 20, juillet 39 qui sera également le n° 14 des Brochures BENP) aux *Premières réalisations d'éducation moderne à l'usage des débutants, des hésitants et des sceptiques*. C'est apparemment le début de l'appellation "moderne" qui qualifiera son mouvement après la guerre. La brochure fait la synthèse pratique de tous les articles précédents.

[\(retour\)](#)

A nouveau à l'épreuve de la guerre

(1939-1940)

Un tournant douloureux et difficile :

C'est un Freinet doublement déchiré qui aborde la rentrée d'octobre 39. Pacifiste malgré son antifascisme profond, il ne peut se résoudre à vivre une deuxième fois la guerre. Pendant le cours d'été qui réunissait à Vence, du 30 juillet au 6 août, une centaine d'instituteurs, on a abordé le problème de la paix et de la guerre: Freinet rejette à la fois le pacifisme intégral à la Giono, coupé de la réalité, et la politique louvoyante du gouvernement depuis les accords de Munich. A son avis, le laisser-faire mène droit au fascisme et il pense que l'URSS garde un rôle déterminant.

Mais le 23 août, c'est le pacte germano-soviétique et nous savons par des témoins présents à Vence à ce moment (Max et Marie Cassy) que Freinet l'a désapprouvé, ne pouvant admettre que l'on puisse pactiser avec Hitler. Pourtant il refuse de signer toute déclaration publique qui condamnerait ses amis communistes français qui s'alignent sur Staline. Ce double refus de l'alignement aveugle et de la trahison de ses frères se retournera deux fois contre lui. Après son arrestation, en mars 40, des personnalités socialistes refuseront d'intercéder pour le faire libérer puisqu'il a refusé de se désolidariser du PC. Après la guerre, c'est le parti communiste qui réglera ses comptes avec lui.

Le premier éditorial qu'il écrit, pour la rentrée d'octobre 39, s'intitule *Clartés dans la nuit*. Rappelant l'ambiance fervente du cours d'été de Vence, au début d'août, il dit : *On aurait dit que planait déjà sur ce cours la menace des graves événements que nous avons connus depuis. Chacun cherchait sa voie en nous interrogeant avec anxiété et les participants auront certainement pensé longuement, ces temps-ci, à cette soirée d'ardente discussion sur le problème de la paix. Emouvante et comme solennelle aussi, cette dernière soirée sur le terrain de jeux, où les petits Espagnols qui allaient retourner dans leur pays se découpaient en fières silhouettes clignotantes et lançaient vers le ciel leurs inoubliables chants d'espoir...*

Nous avons bien dit à nos amis : nous n'aurons pas cette guerre que vous craignez et qu'on nous annonce. Et, forts de notre bon sens et d'un attentif examen des conjonctures présentes, nous justifions notre prophétie. Nous serions-nous trompés ?

Nous ne voulons pas encore le croire. La grande tuerie n'est qu'à moitié déchaînée. Les canons et les bombes n'ont pas encore donné leur grosse voix. Le monde hésite à se suicider.

Le premier souci de Freinet est de préserver l'unité du mouvement dans sa pluralité. Après avoir rappelé les problèmes posés par la mobilisation de nombreux militants et la moindre disponibilité de beaucoup de militantes, il ne veut rien renier des engagements passés:

Reste la question idéologique. Nous n'avons absolument rien à en cacher. Nous avons toujours pensé que l'esprit Imprimerie à l'Ecole devait nécessairement baigner toute l'atmosphère dans laquelle évoluent et se diffusent nos techniques. Il ne s'agit pas là d'un esprit partisan quelconque puisque nous avons toujours rallié l'unanimité des adhérents de notre Coopérative qui, comme dans toute Coopérative, ont le loisir d'appartenir aux organisations, sociales et politiques qui leur plaisent ou de rester au contraire à l'écart de toutes.

Freinet sent que le danger principal est la remise en cause des progrès éducatifs, récemment acquis, au profit d'une restauration du bourrage de crâne qu'il a bien connu avant et pendant la guerre de 14. Il ajoute donc : *Il ne faut, en aucune façon, que les difficultés actuelles autorisent le retour virulent de techniques condamnées par l'expérience et prétendant annihiler les heureuses innovations de ces dernières années. (...) On tentera de nous décourager en nous signifiant que, lorsque les hommes se battent, toutes discussions pédagogiques deviennent futiles et superflues. Comme si on voulait nous persuader que l'éducation des jeunes générations en temps de guerre est indifférente ! Nous espérons bien qu'on n'a pas l'intention de poursuivre une guerre d'extermination. Quand les combattants reviendront prématurément fatigués et vieillis, ce seront ces enfants dont nous avons la garde aujourd'hui qui devront reprendre le flambeau. Nous voulons qu'ils en soient dignes.*

L'objectif est donc de tenter de préserver au mieux les enfants de toutes les conséquences de la guerre. Dans cet esprit, Elise Freinet inaugure une série d'articles intitulés: *Conseils aux mamans en temps de guerre pour sauvegarder la santé de l'enfant* .

Sous les ciseaux de la censure :

Comme un bon nombre d'abonnés sont mobilisés et risquent de ne pas renouveler leur abonnement, la revue paraît avec une pagination réduite et le prix est ramené provisoirement de 40 à 30 F. Les améliorations envisagées pour *La Gerbe* sont ajournées. D'ailleurs *Copain-Cop* a cessé de paraître, tout comme la revue belge *Vers l'Ecole Active*, et on est sans nouvelle de *La Nouvelle Education* et de *Pour l'ère nouvelle*.

Freinet n'ignore pas que l'obstacle majeur à l'action de son mouvement est la restriction de liberté découlant de l'état de guerre, notamment la censure. Grande malchance pour lui : le Quartier Général du 15e corps d'armée est fixé à Vence. On devine les mesures particulières de sécurité que cela provoque. Parmi les officiers, souvent plus ou moins proches de l'Action Française, certains n'ont pas oublié une certaine affaire Freinet et sont à l'affût du moindre indice. Ils y sont d'ailleurs encouragés par des lettres anonymes dénonçant tous les militants progressistes de la région. Freinet est notamment accusé de continuer "*d'expédier par la poste des corbeilles entières de tracts et d'imprimés de propagande communiste*".

De leur côté, les rapports de police dépeignent Freinet, tantôt comme un dangereux agitateur communiste, tantôt comme un anarchiste depuis qu'il a créé sa propre école dans un quartier peuplé d'Espagnols, plus ou moins proches du mouvement anarchiste de leur pays. Certains adversaires n'hésitent pas se faire l'écho de rumeurs selon lesquelles "*les bâtiments du Pioulier auraient été payés par des fonds de l'ambassade d'URSS auprès de laquelle Freinet se rendrait, dit-on, fréquemment*".

Même s'il ne sait pas tout cela, Freinet, pour sauvegarder l'essentiel, adopte ce qu'on pourrait appeler un profil bas. Cédant aux intimidations, il a supprimé du titre de sa revue l'adjectif *Prolétarien*, jugé provocateur dans le climat anticomuniste du moment (Daladier vient de dissoudre le PC). Mais le changement de titre de dernière minute oblige à supprimer l'adjectif chaque fois que l'on parle de *L'Educateur* dans les colonnes du premier numéro. Les blancs insolites qui en résultent ne sont que le prélude de ceux qui vont se multiplier dans les numéros suivants.

Dans un article censuré, chaque passage incriminé (mot, ligne, pavé) est remplacé au dernier moment par un blanc, si bien que le lecteur ne peut connaître les raisons qui ont motivé la censure. Par exemple, en voyant que plusieurs lignes ont été supprimées dans les éditoriaux de Freinet (6

lignes, E 2, p. 20; 8 lignes, E 8, p. 116-117; 8 lignes, E 9, p. 129-130), on serait tenté de croire que, malgré sa prudence, il s'est laissé entraîner à exprimer des idées maintenant prohibées.

Pourtant on s'aperçoit que les textes les plus largement censurés sont typiquement pédagogiques, on peut même dire technologiques. Dans une série d'articles relatant un travail réalisé dans sa classe, autour d'un texte libre sur la mort d'un jument, Yves Guet (Allier), se fait censurer à quatre reprises (une colonne et demie, E 4, p. 59; 20 lignes, E 5, p. 72; 24 lignes, E 9, p. 137; 6 lignes, E 10, p.148). Freinet en donne par la suite l'explication : *La censure a supprimé une fiche documentaire de calcul sur le cheval. Censurée aussi la page de fiches autocorrectives de grammaire, l'annonce de notre service de films. Nos correspondants sont invités à éviter dans leurs articles les séries de nombres, les longues énumérations qui sont censurées.* De même a été interdite la publication des listes d'adresses des classes jumelées pour la correspondance ou l'échange de journaux scolaires. Malgré cette mise en garde, d'autres articles sont largement censurés, généralement parce qu'ils devaient contenir des nombres: l'un sur l'index de classement décimal du fichier documentaire, d'autres de Vovelle sur l'herbier où il indiquait les diagrammes des fleurs (nombre de pétales, sépales, étamines), de Delaunay sur le fichier de calcul, tout comme la liste des disques qui comportent chacun un matricule d'édition.

On atteint la bouffonnerie quand disparaissent sous la censure certains mots des menus végétariens d'Elise Freinet (E 5, p. 77-78) ou les critiques formulées par le Docteur Carton contre la consommation de viande (E 9, p. 145). Il est vrai que, pour dégoûter d'en manger, cet hygiéniste utilise souvent le mot "cadavre"; sans doute ne fallait-il surtout pas parler de cela en ce temps de (drôle de) guerre. Dans le n° 10, un article entier est censuré, il était intitulé *Des nouvelles aux mobilisés*. On se perd en conjecture sur ce que pouvait contenir de si séditieux un tel article.

Place, malgré tout, à la réflexion :

Malgré les fourches caudines de la censure, Freinet tente au maximum d'assurer la continuité de l'action et de la réflexion éducatives. Comme il ne reste plus que 8 petits réfugiés espagnols à l'Ecole Freinet, il propose d'accueillir d'autres enfants en détresse en faisant appel au parrainage des militants (E 2, oct. 39, p. 25). Il doit renouveler l'appel au soutien financier, car sur 22 enfants hébergés, 12 seulement paient pension, les autres étant à la charge de la collectivité (E 7, p. 96).

Sous le titre *Les vraies raisons de nos succès*, Freinet cite un inspecteur qui prétend, pour contester la nouvelle pédagogie: *L'éducation n'est pas une science mais un art. Ce n'est pas avec des techniques qu'on fait des chefs d'œuvre. Il n'y a pas de formule pour faire la Joconde. Il suffit d'avoir du génie. A défaut de génie, la foi opère des miracles. Et votre école en fournit, après l'exemple de Bakulé, une éclatante démonstration.* Argument qui remettrait d'ailleurs en question la validité de tous les apprentissages scolaires traditionnels. Freinet lui répond longuement: *Je présente toujours notre groupe comme un groupe d'instituteurs moyens, ayant beaucoup de bonne volonté et de dévouement certes, animés par un idéal de progrès - mais qui n'est justement pas, à de rares exceptions près, un idéal exclusivement pédagogique. (...) Nous n'avons pas de génie si ce n'est celui qui nous vient "d'une longue patience". Et nous n'avons pas de foi! Je rattrape tout de suite cette parole pour qu'on ne croie pas que notre activité pédagogique cache alors quelque but inavouable. Nous avons la même foi que le menuisier qui fait son travail avec goût et conscience, qui est persuadé du sérieux de son activité et de l'intérêt individuel et social qu'il a à le faire de son mieux. (...) Pourquoi insistons-nous si longuement sur le sens à donner à ce mot de foi? C'est que nous y voyons une des tendances les plus dangereuses de la pédagogie que nous dénonçons. On dit au jeune normalien sortant : tu es nanti d'un sacerdoce. Il faudra travailler avec une foi*

inébranlable! Et on le place dans des conditions telles qu'il se dégoûte à jamais de son métier. (...)Nous ne marchons plus pour cette foi intéressée qui abuse de notre candeur et de notre dévouement. Nous voulons qu'on mette, à la base de l'organisation pédagogique française, l'ordre technique, l'installation matérielle les mieux aptes à la réalisation méthodique et sûre de notre idéal.

Freinet fait ensuite état de déclarations d'un directeur de l'enseignement secondaire: *Ces pionniers de l'Education Nouvelle ont le défaut d'être des iconoclastes. Agents de rénovation, ils commencent par tout détruire. Ils rompent avec toutes les traditions pédagogiques; ils font litière de tout le passé. Bien plus, ils sont rebelles à toute organisation. Ces grands ténors chantent leur air sans s'inquiéter du reste du chœur. Ils sont fauteurs d'anarchie. Si leur nombre venait à se multiplier, quel fléau et quelle menace! A quoi Freinet répond: Nous sommes iconoclastes, certes, si iconoclastes signifie ennemis et destructeurs des icônes et de toutes les croyances non fondées sur la science ni sur la raison. Mais ne sommes-nous pas dans la pure tradition philosophique française en posant comme but à notre éducation la victoire du bon sens et de la lumière sur les ténèbres des croyances ancestrales? Tout détruire? Qu'avons-nous détruit dans nos classes? Nous disons au contraire: construire, mais en utilisant les matériaux actuellement préparés, et nous en donnons l'exemple dans toutes nos réalisations. Faire litière du passé? Non pas. Mais ne point s'enchaîner à ce passé... S'en servir pour aller de l'avant, tout comme devront se servir de nos réalisations ceux qui viendront après nous pour aller plus loin que nous. Rebelles à toute organisation! Là, nous retournons l'accusation et nous sommes en mesure de prouver que ce qui caractérise l'éducation traditionnelle c'est le manque d'organisation, générateur d'anarchie; que nous prétendons apporter l'ordre, la méthode, l'effort concerté au service de la communauté. Ne pas s'inquiéter du reste du chœur! Qu'on trouve aujourd'hui un groupe pédagogique aussi animé que le nôtre de collaboration fructueuse entre des milliers d'écoles, entre des centaines de milliers d'enfants! (...) Nous le répétons encore : nous n'avons pas de méthode fixe et définie à proposer pour votre salut. Nous sommes un groupe, d'une puissance sans précédent, d'instituteurs qui cherchent, sans aucun parti pris, l'amélioration, l'amélioration de leurs conditions de travail et du rendement éducatif de leurs efforts. Techniciens, nous nous adjugeons le droit de discuter de nos techniques, de juger avec nos connaissances de praticiens, les méthodes qu'on nous a trop longtemps imposées. Et nous tâchons de faire mieux, posément, calmement, sans gestes ni paroles inutiles, sans rien détruire brutalement persuadés que nous sommes qu'il suffit d'aller de l'avant avec bon sens et mesure, mais avec hardiesse aussi, pour laisser derrière soi se perdre insensiblement dans la désaffection et l'oubli, les formes désuètes d'activité. (E 7, janv. 40, p. 97 à 100).*

Dans les n° 10 (p. 155) et 11 (p. 173), Freinet se livre à une réflexion sur *la vraie place du jeu en éducation*. Pour la première fois, on lui voit opposer au jeu-haschich le ludisme vital et l'activité sociale fonctionnelle à la mesure des enfants. On retrouvera le niveau de ces réflexions (rupture ou continuité avec les traditions, place réelle du jeu dans l'éducation) dans *L'Education du Travail*, l'ouvrage qu'il ne tardera pas à concevoir.

Les journaux scolaires aussi sont soumis à la censure :

Alors que, si souvent, on conteste aux journaux scolaires le statut de la presse, ils accèdent, en temps de guerre, au droit d'être censurés comme ceux des grands. Dans le n°1, p. 6, Freinet a rappelé: *Il y a la censure. Nous pensons que, avant reliure et expédition du journal scolaire, il sera bon de soumettre un exemplaire à la censure (s'adresser à la Préfecture). Si, comme nous le recommandons, on a fait grande attention aux textes et aux phrases qui risquent de prêter à malentendu, aucune difficulté ne devrait surgir de ce côté-là. Le cas échéant, on supprimerait*

purement et simplement les pages incriminées. Généralement, la censure ne pose pas de gros problèmes aux écoles, sinon que l'apposition d'un cachet militaire incongru atteste parfois le contrôle.

Dans le n° 5 de *L'Éducateur*, Freinet reproduit en gros caractères le conseil de l'Inspecteur Général Prévot d'adresser aux soldats *les récits collectifs - photocopiés ou, mieux encore, imprimés et accompagnés de croquis - des faits divers les plus saillants de la localité*. Il reprendra cet appel en mars 40 (E 11, p. 169). Lui-même avait pris l'initiative, dès le 20 septembre, de faire rédiger une lettre collective dactylographiée et tirée au limographe: *A nos grands camarades mobilisés*. Ensuite le titre devient *A nos amis mobilisés* (moins connoté socialement). A qui est destinée cette feuille ? A tous les familiers de l'école actuellement sous les drapeaux: éducateurs et employés de la coopérative, voisins du Pioulier, jeunes qui avaient participé à la construction des bâtiments et qui y revenaient souvent.

Cette lettre hebdomadaire donne des nouvelles de l'école, des enfants (y compris Pouponne, le bébé d'Albert et Fifine, âgée d'un an à peine), ceux qui partent (notamment des enfants espagnols) et ceux qui arrivent, l'organisation des travaux, l'état des cultures et du temps. Quand les mobilisés donnent à leur tour de leurs nouvelles, la lettre collective informe les autres. Il arrive aussi que des enfants espagnols revenus dans leur pays écrivent : *Alfonso nous dit (de Madrid) que là-bas les gens n'ont ni travail ni argent. Les maisons autour de lui sont détruites et il n'a plus d'amis. Il voit souvent Carmen et Rosario*.

Le 28 octobre, s'y ajoute une feuille sur le travail de la semaine qui précise: *Nous aurions voulu imprimer encore quelques textes espagnols, mais nous craignons d'avoir des ennuis avec la censure.*

Malgré la prudence, ces ennuis ne tardent pas.

Qui veut noyer son chien...

Le 8 novembre, l'école Freinet diffuse cette information : *Papa avait porté à la censure le numéro d'octobre de "Pionniers". La censure de Nice a communiqué Pionniers à la censure de Marseille, et, hier, deux gendarmes de Vence sont venus nous aviser que la publication de Pionniers est "formellement interdite". Nous ne savons pas pourquoi. Les gendarmes ont saisi et emporté toutes les feuilles imprimées en octobre. Le journal ne paraîtra donc pas.*

Nous continuerons à faire notre livre imprimé et nous assurerons les correspondances par lettres manuscrites régulières des enfants.

Que contenait donc de si sulfureux ce journal interdit ? Tous les textes en ont été conservés dans le livre de vie personnel des enfants. En plus des lettres aux amis mobilisés, on n'y trouve que de petits textes anecdotiques (jeux ou farces, étourderies ou maladresses), des indications sur la saison et sur les sujets étudiés en classe: l'Égypte, les mouvements de la Terre, l'oxygène.

Mais qu'importe au commandement militaire de région (on n'avait tout de même pas osé remonter jusqu'au généralissime Gamelin, ni au ministre de la Guerre), voici son avis: *"Malgré son texte d'apparence enfantin, le journal pourrait cacher un moyen de correspondance secrète et doit être empêché de circuler"*.

La mention de ces faits n'était peut-être pas inutile pour rappeler que le règne de l'arbitraire le plus borné n'a pas commencé avec l'invasion et le vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Certains officiers étaient beaucoup plus préoccupés de pourchasser un fantasmagorique "ennemi intérieur" que de barrer la route aux réels envahisseurs qui allaient bientôt déferler sur notre pays.

Regard sur le livre de vie des enfants :

Un seul texte (du 27 septembre 39) montre le contexte de l'époque:

L'alerte.

Pour avertir de l'arrivée des avions ennemis, on fait mugir la sirène. A Vence, les avions allemands ne sont pas venus, mais on a quand même donné l'alerte. Il était 10h; nous dormions tranquillement. Seules Balouette, Mireille et Claude étaient éveillés. Tout à coup la sirène mugit ; sa voix désespérée montait, descendait, indéfiniment. On aurait dit que toute la nature avait peur. C'était lugubre.

Les petits Espagnols pleuraient. Ils se souvenaient des bombardements d'Espagne. Ils croyaient que les bombes allaient tomber. Heureusement, papa et maman allaient d'un dortoir à l'autre en disant : - N'ayez pas peur, ce n'est qu'une alerte pour rire. Il y en avait qui dormaient à poings fermés.

Les pages les plus significatives sont les lettres hebdomadaires aux mobilisés que Freinet continue de tirer au limographe (la dernière est datée du 6 mars) et les feuilles consacrées au travail de la semaine, sans doute envoyées aux parents et aux correspondants par courrier. On y voit l'évolution des sujets étudiés, assez souvent proches des programmes scolaires.

Les autres textes semblent montrer que les enfants souffrent d'un certain confinement et, quand on les compare à ceux des livres de vie des années précédentes, on ressent par contraste l'influence du brassage des idées grâce à la correspondance et à l'échange des journaux scolaires, l'importance de l'ouverture de l'école sur son environnement social.

Observons qu'un texte de Marianne sur ses crises de colère, imprimé le 18 janvier 40, est prolongé par une longue série de textes où chaque enfant parle de sa propre colère (ou, s'il n'est pas coléreux, de ses autres défauts). Le 19 février, un texte de Serge et Michelle décrit celle de Freinet.

La colère de Papa

Lorsque Papa se met en colère, il ne crie pas comme nous et ne tape pas du pied. Quand nous nous mettons en colère, c'est pour un rien, mais Papa, c'est pour des choses importantes: par exemple quand, en faisant des expériences, on casse quelque chose, ou comme un jour où on avait par erreur jeté des archives à la Cagne. (on avait en effet l'habitude d'utiliser comme dépotoir le bas de la falaise sous l'école)

Lorsqu'il se met en colère, il dit: - Ah! coquin de sort! ça ne semble pas possible... Tu n'aurais pas pu faire attention!... Et comment t'es-tu débrouillé pour faire ça?

Heureusement qu'il ne fait pas comme nous et qu'il ne casse pas tout.

La colère de Papa n'est pas très terrible.

Le livre de vie des enfants s'interrompt le samedi 16 mars avec l'habituelle page de synthèse dactylographiée de la semaine et ne reprend que le 1er avril. Cette interruption est logique si l'on se rappelle que les congés scolaires commençaient alors une semaine avant Pâques et se terminaient une semaine après, soit pour 1940 du 17 au 31 mars (ce dernier jour, est prévue à Moulins l'AG statutaire de la CEL). Les enfants de l'école Freinet ne quittent pratiquement pas l'internat, en dehors de l'été. Mais, si la vie communautaire continue, les activités purement scolaires s'interrompent comme dans toutes les écoles.

Une arrestation au Pioulier :

Le premier texte écrit à la rentrée de Pâques, le 1er avril, raconte *le départ de Papa* . Il s'agit de l'arrestation de Freinet, le 20 mars, et de son internement au camp de Saint-Maximin (Var).

Papa est parti. Nous avons eu un très grand chagrin de le voir s'en aller. C'était un véritable désespoir pour tout le monde. Nous ne voulons pas en parler maintenant. Nous en parlerons plus tard dans l'histoire de notre école.

Maintenant nous voulons simplement travailler avec tout notre cœur, avec tout notre courage. Papa nous a laissé l'école et le matériel. Cette école, elle est à nous tous. Nous savons nous instruire tout seuls avec les fiches, l'imprimerie, les livres et toutes les questions que nous pourrions poser à Mémé, à Maman au moment du dîner et des promenades.

Nous avons mis des responsables: Nicole qui est grande et qui écrit bien écrira les textes au tableau. Toti qui est forte en orthographe corrigera les fautes. Coco surveillera la composition. Serge surveillera le tirage. Balouette sera responsable de la discipline des heures de classe. Pierrette fera le texte des petits. Jacquot sera responsable de l'illustration. Henri prendra la direction des travaux de la campagne sous la conduite d'Albert (il avait été mobilisé, puis libéré pour sa mauvaise vue). Chaque soir, Pierrette et Balouette feront le journal de la journée pour les Annales et pour Papa. Au travail !

Ce texte confirme la capacité d'autonomie des enfants chaque fois que Freinet devait s'absenter, mais la mise en retrait d'Elise par rapport à l'école (alors qu'elle y intervenait souvent, notamment pour les activités artistiques) semble inspirée par sa prudence à l'égard de l'administration car elle sait que seul Freinet est le directeur en titre de l'école. On verra bientôt que cette prudence était justifiée.

Hallali administratif pour la fermeture de l'école Freinet :

Si l'on ne peut encore accéder aux documents administratifs concernant l'internement de Freinet en 1940-41, il en existe par contre de très explicites montrant comment l'administration s'est acharnée contre l'Ecole Freinet après l'arrestation de son responsable et animateur (dossier sur l'enseignement

privé, cote 27788, aux Archives Départementales des Alpes-Maritimes).

o Dès le 17 avril, l'Inspecteur d'Académie de Nice enjoint à Elise Freinet de fermer immédiatement l'école, par la lettre suivante:

Je suis informé que l'Ecole privée du Pioulier, Commune de Vence, que dirigeait M.FREINET continue à fonctionner sous votre direction. Cette situation est irrégulière puisque vous n'avez jamais sollicité l'autorisation de prendre la succession de votre mari.

Je vous prie, en conséquence, de fermer immédiatement cette école.

o Dès le lendemain, celle-ci répond, sur papier à en-tête de la pension d'enfants tenue par sa mère (Mme Vve Lagier-Bruno), dans les termes suivants:

Monsieur l'Inspecteur,

En réponse à votre honorée du 17 avril, j'ai l'honneur de vous informer que mes attributions actuelles sont exclusivement d'ordre ménager pour ce qui regarde la pension d'enfants de ma mère Mme Vve Lagier-Bruno, pension étrangère à l'Ecole Freinet que dirigeait mon mari.

Dès l'internement de mon mari, j'ai écrit aux parents d'élèves que l'Ecole ne fonctionnait plus et de ce fait 6 enfants sont partis. Certains parents ont répondu que leurs enfants étant dans le midi pour raison de santé, ils ne voyaient pas la nécessité de les rappeler de sitôt.

Les locaux de l'Ecole sont restés ouverts et le matériel autoéducatif est resté à la disposition des enfants. Je mets quiconque au défi de prouver que j'ai fait une seule heure de présence dans ces locaux où je n'ai jamais mis les pieds et mes protestations à M. le Ministre de l'Education Nationale font justement mention de l'état d'abandon où se trouve une école qui fut le lieu de rencontre de tant de pédagogues de tous pays et de toutes tendances philosophiques.

Croyez, Monsieur l'Inspecteur, que connaissant le peu de bienveillance à notre égard, je jugerai pour le moins imprudent de m'octroyer des droits que je n'ai pas. Je n'ai pas même usé de la possibilité qui m'était faite de donner des leçons particulières, dans le cadre des règlements, comme je pourrais être appelée à le faire si mon temps devait être consacré à autre chose qu'à la défense de mon mari.

Veillez agréer, Monsieur l'Inspecteur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

Signé: E. Freinet

L'allusion au ministre se réfère aux multiples démarches, appuyées par Langevin et Mlle Flayol, responsables du GFEN de l'époque, ainsi que par des personnalités étrangères pour faire libérer Freinet. Des responsables socialistes avaient également été sollicités pour intervenir auprès du gouvernement mais avaient refusé, à cause du refus de Freinet de condamner publiquement le pacte germano-soviétique.

o Le 19 avril, Elise Freinet adresse à la directrice et au directeur des écoles publiques de Vence une demande d'inscription de 10 filles de 10 à 13 ans et de 9 garçons de 5 à 12 ans, ainsi que leur inscription à la cantine (le quartier du Pioulier étant trop éloigné des écoles pour que les enfants reviennent manger à midi). Le 22, l'I.A. transmet au Préfet ces informations. Le 23, le Ministère transmet à l'I.A. une lettre d'Elise Freinet faisant état de l'impossibilité des écoles primaires de Vence d'accepter ses jeunes pensionnaires.

o Le 26, Elise répond à une note de l'I.A. (non présente au dossier) qui lui demandait des explications:

Monsieur l'Inspecteur,

En réponse à votre note du 22 avril reçue ce jour, j'ai l'honneur de vous exposer les conditions exactes dans lesquelles se trouvent les enfants qui fréquentaient l'Ecole Freinet.

1° - Les enfants actuellement ici y sont venus pour deux raisons:

a) Pour suivre la méthode d'enseignement Freinet.

b) Pour raison de santé: nécessité de cure d'air et de régime alimentaire.

2° - Au départ de M.Freinet les parents ont été avisés par mes soins que l'école cessait de fonctionner mais que les locaux et le matériel d'enseignement autoéducatif resteraient à la disposition des enfants.

7 enfants sont partis.

Pour les autres, les parents ont exprimé le désir que, la santé prévalant sur l'instruction, les enfants resteraient en attendant le retour de M.Freinet auquel ils gardent une totale confiance.

3° - Jusqu'ici les enfants continuaient à disposer des locaux et du matériel, à s'instruire comme il est possible de le faire grâce aux nombreux fichiers et aux bibliothèques diverses dont les documents sont classés, mobiles et suffisamment explicites. Les enfants exprimaient chaque jour leur vie par l'imprimerie et ils envoyaient leur imprimé et les questions qui les avaient embarrassés à leur maître qui est resté en liaison permanente avec eux car à ces échanges s'ajoutent des lettres personnelles solutionnant des cas spéciaux.

Dès que j'ai reçu votre ordre, j'ai demandé à Vence s'il était possible de recevoir les enfants et s'il existait une cantine scolaire. La réponse fut: Il y a de la place pour les filles, pas pour les garçons et pas de cantine.

J'ai informé les parents de ce fait en spécifiant que l'école de Vence est à 4 km et que l'aller et retour me semblait exagéré pour certains enfants en voie d'amélioration physique.

4° - Des difficultés d'éloignement des écoles de Vence, de la santé des enfants et de l'absence de cantine, il semblerait résulter que:

12 enfants ne pourraient fréquenter l'école de Vence dans ces conditions

(suit la liste des enfants avec leur âge et les troubles ou déficiences qui ont justifié leur placement au Pioulier)

5° - J'ai proposé aux parents d'enfants plus résistants, avant de vous en faire la demande, d'envoyer les enfants pour une demi-journée à Vence de façon que les enfants puissent rentrer à midi pour suivre leur régime alimentaire. Ils bénéficieraient ainsi de cours suivis et d'un certain contrôle car ce sont des candidats au C.E.P. Ce serait le cas pour 4 élèves

(suivent leurs noms et âges)

Il y a évidemment au domicile actuel des enfants des possibilités d'instruction:

a) Des locaux et du matériel éducatif pourraient être à leur disposition.

b) Trois adultes de la pension de Mme Lagier-Bruno ayant des titres universitaires pourraient donner des leçons particulières dans le cadre des règlements.

c) Les enfants pourraient rester en liaison avec leur maître pour renseignements particuliers.

Au cas où ces considérations humaines qui concilieraient la santé des enfants et leur instruction ne seraient pas prises en considération et où les élèves devraient supporter et dans leur santé et dans leur esprit les conséquences d'une mesure arbitraire qui les dépasse, Mme Lagier-Bruno me prie de vous transmettre l'adresse des parents d'élèves avec lesquels vous pourriez entrer en relations pour solutionner au mieux le problème de l'éducation de leur enfant.

Veuillez agréer, Monsieur l'Inspecteur, l'expression de mes sentiments dévoués à la cause de l'enfant.

Elise Freinet

Est jointe une liste des adresses des familles de 11 enfants, situées dans toute la France et même en Algérie pour 2 d'entre elles. Suit la liste de 6 enfants sans famille, à la charge de Mme Freinet; parmi eux, 2 Parisiens, 2 Espagnols, un Tchèque et un Suisse.

On est un peu surpris par cette argumentation qui dépeint Freinet continuant de diriger, à partir du camp d'internement (à plus de 100 km à vol d'oiseau), le travail de chaque enfant de son école. Nul doute que les uns et les autres restent unis par la pensée, mais ce n'est pas un argument susceptible d'infléchir un Inspecteur d'Académie convaincu de l'influence pernicieuse de Freinet. Et l'on voit mal cet administrateur entrer en contact avec des familles qui ont eu le tort à ses yeux de faire jusque-là confiance à un tel individu, et rechercher avec elles les meilleures conditions de la scolarité de leur enfant. La réaction ne se fait pas attendre.

o Le 27 avril, l'I.A. des Alpes-Maritimes écrit au Ministre de l'Education Nationale cette lettre dont il adresse copie au Préfet de Nice:

Vous avez bien voulu, en date du 23 de ce mois, me communiquer une lettre (que je vous retourne ci-joint) de Madame Veuve LAGIER-BRUNO, Propriétaire d'une Pension d'Enfants, au Quartier du Pioulier, à Vence. (cette lettre ne figure pas au dossier)

Cette dame vous signale que j'ai donné l'ordre de fermer l'Ecole libre tenue par Monsieur

FREINET, qui était annexée à son Internat et qu'elle ne peut envoyer les enfants dont elle a la garde aux Ecoles Publiques de Vence, faute de place.

Je tiens à vous donner, sur cette affaire, tous les renseignements utiles.

- 1°) Informé que M.Freinet, Directeur de l'Ecole du Pioulier, avait été envoyé dans un camp de concentration, j'écrivais, en plein accord avec M. le Préfet, le 17 Avril courant, à Madame FREINET, une lettre conçue dans ces termes:

(suit copie de la lettre citée plus haut)

Le 18 Avril, Mme FREINET me répondait par une lettre dont ci-joint copie.

(voir plus haut)

Je tiens à préciser que cette lettre ne m'a pas paru de nature à me faire revenir sur la décision que j'avais prise.

J'estime, en effet, ou bien que l'Ecole de M.FREINET est actuellement dirigée par Mme Freinet et c'est irrégulier, ou bien cette Ecole, dans laquelle les Enfants, d'après l'expression de Mme FREINET "continuent à s'instruire selon les méthodes et la pensée de leur Maître" , n'est dirigée par personne et c'est encore plus irrégulier.

- 2°) J'ai été avisé, le 20 Avril courant que, le 19, Madame FREINET avait écrit au Directeur et à la Directrice des Ecoles Publiques de Vence, une lettre dont ci-joint copie, leur demandant s'ils pourraient recevoir les élèves de l'Internat de Mme LAGIER. - J'ai aussitôt donné l'ordre au Directeur et à la Directrice de Vence de recevoir ces enfants et toutes les dispositions nécessaires pour cela ont été prises.

En résumé, il est exact que j'ai donné l'ordre de fermer l'Ecole de M.FREINET ; il est inexact qu'il n'y ait pas de place aux Ecoles Publiques de Vence pour recevoir les enfants hébergés dans l'Internat de Mme LAGIER.

Dans ces conditions, j'ai écrit, le 22 Avril à M. le Préfet une lettre lui demandant, au cas où les enfants de l'Internat de Mme LAGIER ne seraient pas envoyés aux Ecoles de Vence, de prendre toutes dispositions utiles pour que soit fermé cet Internat. Il est en effet illégal de tenir un Internat où des enfants soumis à l'obligation scolaire ne sont pas envoyés dans une Ecole régulièrement ouverte.

J'ajoute que j'ai tout lieu de croire que l'Ecole de M. FREINET avait un caractère dangereux et qu'il serait fort imprudent de se laisser entraîner par Madame FREINET sur le terrain de la procédure: les démêlés retentissants du ménage FREINET avec l'Administration prouvent qu'il est sage d'user avec eux d'énergie. (souligné par M.Barré)

L'Inspecteur d'Académie, J. Charvey

o Le 7 mai, arrêté du Préfet de Nice:

Article 1er- Est et demeure fermée l'Ecole Primaire élémentaire mixte, dirigée par M. FREINET

Célestin Baptistin en vertu de l'autorisation préfectorale n° 771 en date du 31 octobre et sise à Vence, quartier du Pioulier. Est également fermé l'Internat attendant à l'Ecole dirigé par Mme Vve LAGIER-BRUNO.

Article 2- M. l'Inspecteur d'Académie est chargé de l'exécution du présent arrêté.

o Le 11, Elise Freinet répond au Préfet, en l'absence de sa mère partie l'avant-veille à Vallouise (H.A.) pour mettre sa maison de campagne à la disposition de l'autorité militaire.

1- La pension de Mme Vve Lagier -Bruno n'est pas un internat mais une pension recevant des enfants de tous les âges, tant au-dessous qu'au dessus de l'âge scolaire comme l'attestent ses registres.

2- Cette pension est déclarée depuis 5 ans au Registre du Commerce de Grasse (n° 4754) et remplit ses obligations commerciales vis-à-vis de l'impôt.

3- Vues les circonstances actuelles et l'ignorance où je me trouve pour quelques jours des désirs de ma mère, je vous prie, Monsieur le Préfet, dans ces jours tragiques (le 10, l'Allemagne vient d'attaquer en Belgique et aux Pays-Bas, mais on ignore encore les conséquences de cette offensive), de vouloir bien considérer la Pension de Mme Vve Lagier-Bruno comme un lieu de refuge présentant pour les enfants actuels plus de garantie que n'en présentent leurs propres lieux de résidence. En effet:

7 enfants sont Parisiens, 2 du Jura, 3 de la Seyne-sur Mer (Var), 1 de Meurthe-et-Moselle, 2 d'Algérie, 1 de Suisse et 1 de Tchécoslovaquie.

Je me permets de vous demander, Monsieur le Préfet, si vous consentez à cette mesure d'humanité, de bien vouloir me le signifier pour que je puisse donner aux parents toute tranquillité à ce sujet. Dans le cas contraire, j'aviserai les familles au plus tôt.

o La réponse du Préfet ne se trouve pas dans le dossier. Toujours est-il que le 14 mai, Elise écrit aux parents pour leur expliquer qu'en l'absence de sa mère retenue dans les Hautes-Alpes, elle est obligée de leur demander de reprendre les enfants au plus tôt. Le 15, le double de cette lettre est envoyé au Préfet.

Mais les événements vont vite. Le front des Ardennes est enfoncé à Sedan. On sait depuis 1870 que cela peut avoir de très graves conséquences.

o Le 17 mai, l'I.A. déclare au Préfet que l'on pourrait accorder un délai court pour la remise des enfants aux familles.

o Le 22, un militaire écrit au Préfet au sujet de son jeune beau-frère (10 ans), pensionnaire à Vence. Les parents qui habitaient à la frontière luxembourgeoise ne peuvent être joints. Sa propre femme,

sœur de l'enfant, institutrice à Reims, a été évacuée avec un groupe d'enfants en Bretagne et ne peut venir chercher son petit frère. Il demande que cet enfant soit autorisé à rester à la pension Lagier-Bruno en attendant que ses parents, s'ils vivent encore, ou sa sœur puissent s'occuper de lui.

Le Préfet accorde cette autorisation à titre individuel.

o Le 27 mai, le Préfet fixe au 15 juin le délai de fermeture de la pension.

Sans posséder de chronologie détaillée, nous savons que la santé de Freinet s'est gravement détériorée à cause de son incarcération prolongée. Il a été transporté à l'hôpital de Saint-Maximin.

Sur le plan national, les événements s'accélérent. Le 11 juin, l'Italie fasciste assène "le coup de poignard dans le dos" en déclarant la guerre à la France, ce qui a une répercussion immédiate dans la région niçoise. Le 14, c'est la chute de Paris. Le 17, Pétain obtient les pleins pouvoirs pour signer l'armistice. Les Italiens occupent une bande de la partie Est de la France, de Nice à la Savoie.

Pour nourrir les 12 enfants qui restent à sa charge, Elise, comme le confirment les témoins de l'époque, lave et repasse le linge d'habitants de Vence.

L'administration va-t-elle au moins la laisser en repos?

o Le 3 août, le Préfet écrit au commissaire spécial de Cannes:

Monsieur le Directeur de la Police d'Etat de Nice m'a signalé, il y a quelque temps, que des numéros clandestins du journal communiste "Le Cri des Travailleurs" avaient été diffusés à Nice. Il m'informe aujourd'hui que le tirage de cet hebdomadaire pourrait avoir été effectué par certains éléments extrémistes de la région de Vence, avec le concours de Mme FREINET, institutrice révoquée en raison de ses activités politiques .

M. FREINET, son mari, également révoqué pour les mêmes raisons, avait ouvert à Vence une école libre.

Il est actuellement interné mais sa femme a continué à s'occuper de cette école, située au quartier du Pioulier à Vence où parmi les métiers (sic) enseignés et pratiqués, celui de l'imprimerie a la place la plus importante.

L'Ecole du Pioulier ainsi que l'internat qui lui avait été annexé ont été fermés par arrêté préfectoral sur la proposition de M. l'Inspecteur d'Académie.

Je vous prie de vouloir bien faire procéder à une enquête à l'effet d'établir si l'école et l'internat dont il s'agit continuent à fonctionner clandestinement et si l'atelier d'imprimerie de Mme FREINET ne servirait pas à l'impression de la feuille communiste dont quelques numéros ont été répandus dans notre région.

Toutes mesures devront être prises le cas échéant pour mettre fin à une entreprise qui constitue un

véritable danger dans les circonstances actuelles.

Vous ne manquerez pas de me tenir au courant de vos investigations.

Est-il nécessaire de rappeler que ni Freinet ni Elise n'ont jamais été révoqués? L'administration est bien placée pour le savoir. De plus, leurs idées politiques n'ont jamais été mises en avant officiellement par l'administration dans l'affaire de St-Paul, seulement des "imprudences" pédagogiques ayant nui à l'école publique.

L'I.A. de Nice a reçu copie de cette lettre et il y répond confidentiellement avant même le rapport de police. La comparaison des deux documents en dit plus long que tout autre commentaire.

o Le 10 août, l'I.A., J. Charvey, envoie le rapport suivant:

En réponse à votre lettre du 3 août, relative à l'Ecole libre du Pioulier, dirigée par M. et Mme FREINET, instituteurs révoqués à Vence (l'I.A. reprend servilement les termes utilisés par le Préfet, alors qu'il est mieux placé que quiconque pour connaître la vérité administrative), après une enquête discrète, j'ai pu acquérir l'assurance que cette école libre continue à fonctionner, qu'elle a encore des élèves, notamment des pensionnaires. Ces élèves sont, pour la plupart des Espagnols.

Je n'ai pu savoir si l'on se sert encore du matériel d'imprimerie. Je n'ai pas, en effet, cru prudent d'envoyer au Pioulier M. l'Inspecteur Primaire et me suis informé auprès du personnel de Vence à qui je ne pouvais évidemment demander de pénétrer dans l'école de M. et Mme FREINET.

Conformément à mes lettres antérieures, je tiens à déclarer que l'école du Pioulier doit être fermée le plus tôt possible. Il me semble même que des sanctions devraient être prises contre les personnes qui la maintiennent ouverte malgré les ordres reçus.

o Voici, pour comparaison, le rapport envoyé le 13 août par le Commissaire divisionnaire de Police Spéciale de Cannes:

Référence à votre lettre du 3 août écoulé, concernant la diffusion clandestine du journal communiste "Le Cri des Travailleurs". J'ai l'honneur de vous faire connaître que les investigations discrètes de M. RADIGUET, Commissaire Spécial, Sous-Chef, ont révélé ce qui suit:

L'Ecole libre et l'internat de l'ex-Instituteur FREINET, situés au quartier du Pioulier, à trois kilomètres de l'agglomération de Vence, ne fonctionnent plus.

Toutefois, cet établissement, qui est maintenant dénommé "Pension Lagier-Bruno" héberge encore quelques enfants (suivent noms, âges et adresses de deux enfants)

Le premier serait conservé suivant une autorisation provisoire de M. le Préfet des Alpes-Maritimes. Le second est gardé en attendant de pouvoir le rapatrier en Suisse.

L'établissement Lagier-Bruno abrite encore deux autres enfants âgés de 13 ou 14 ans qui seraient sans famille. L'un, un garçon, s'occuperait de menus travaux de culture et l'autre, une fille, serait employée comme aide de cuisine.

Etant donné le but principal de l'enquête qui consistait à établir si les exemplaires clandestins diffusés ne sortaient pas de l'Ecole du Pioulier, M. RADIGUET s'est abstenu de toute action directe pour ne pas donner l'éveil. Il s'est borné à obtenir les renseignements ci-dessus par personne interposée.

En ce qui concerne les feuilles, ce fonctionnaire s'est rendu à la Direction de la Police d'Etat de Nice, où il a demandé à l'un des fonctionnaires chargés de l'enquête de lui communiquer un des exemplaires découverts dans cette ville.

Cette feuille présentée, à Nice, à un technicien a permis d'établir les points suivants: L'original a été tapé à la machine à écrire.

Les exemplaires diffusés ont été obtenus au "multiplicateur"

L'original a été tapé par deux machines différentes; le recto par une machine allemande et le verso par une machine américaine.

Il n'existe aucune similitude entre ces deux frappes et une troisième que je me suis procurée et qui provient d'une machine à écrire de l'école du Pioulier.

D'autre part, suivant un renseignement qui m'a été communiqué, plusieurs machines à écrire de marque allemande "Olympic" ou "Albatros" se trouveraient dans les locaux de la Bourse du Travail à Nice.

Il est impossible de dire si d'autres machines se trouvent au Pioulier et si cet établissement possède un appareil de tirage; seule une visite domiciliaire pourrait répondre à ces questions.

C'est d'ailleurs en prévision de cette visite (que les circonstances peuvent rendre nécessaire) que M.Radiguet s'est abstenu de toute action directe contre les occupants du "Pioulier".

En ce qui concerne cette Ecole, où il y a un important matériel d'imprimerie, elle abrite, indépendamment du sieur FREINET père, le fils étant actuellement interné mais dont le retour prochain est annoncé, sa femme, Madame FREINET et sa belle-mère, Mme Veuve Bruno-Lagier.

(Suivent des remarques sur des individus "suspects" ayant des contacts avec les personnes citées)

Ces quelques éléments douteux sont d'ailleurs strictement surveillés.

En conformité de vos instructions verbales, M. RADIGUET procédera à une perquisition au domicile, à l'Ecole et dans l'Imprimerie de FREINET.

Le COMMISSAIRE DIVISIONNAIRE ROSSI

Qui a bien pu annoncer le retour de Freinet qui ne sera libéré en fait que 14 mois plus tard? D'autre part, qui est cet homme mentionné comme étant son père, décédé d'après l'état civil en 1939? Dans *L'Ecole Freinet, réserve d'enfants* (p.302), Elise Freinet fait allusion à plusieurs perquisitions dans l'école et le local de la CEL, mais sans les dater.

La dernière pièce retrouvée dans le dossier Ecoles privées des Archives date du 3 mars 1941. Il s'agit d'une note émanant du gouvernement de Vichy.

o Communication de Monsieur le Secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, du 1-2-1941, au sujet de l'offre faite par le sieur Freinet, instituteur communiste actuellement interné à Chibron (Var) de mettre à la disposition du gouvernement les locaux de l'internat qu'il dirigeait à Vence.

Transmis à Monsieur le Sous-Préfet,, directeur du Cabinet, comme affaire rentrant dans ses attributions. Cette proposition fait suite à la fermeture de l'école du sieur Freinet dont le dossier a été conservé par le Cabinet en août 1940.

A notre avis, la demande de M.Freinet ne saurait être prise en considération étant donné ses opinions extrémistes.

Chibron est le troisième camp où Freinet a été transféré en novembre 40. Il ne s'y trouve d'ailleurs déjà plus, car en février il a été envoyé au camp de St-Sulpice (Tarn). Pour éviter que son école du Pioulier ne soit réquisitionnée ou pillée, Freinet a peut-être préféré prendre les devants en proposant une utilisation conforme à la destination des locaux. Il sait que, du fait de la débâcle, on cherche dans le Midi des lieux d'accueil pour des enfants et peut-être espère-t-il qu'on le libérerait pour diriger ce centre d'accueil. C'est compter sans la hargne que suscite son nom dans l'administration locale. Cette dernière est d'ailleurs responsable de l'échec de toutes les tentatives de libération, car chaque fois que l'autorité centrale, saisie par des interventions de personnalités, demande l'avis des instances locales, celles-ci insistent sur le caractère éminemment dangereux de Freinet.

Elise quitte Vence pour les Hautes-Alpes :

Afin de trouver une issue, Elise, qui a maintenant rendu tous les enfants dont elle avait la charge, cède l'utilisation des locaux du Pioulier à une association pour l'accueil d'enfants tchécoslovaques réfugiés en France. Le responsable avait connu Freinet dans des réunions internationales d'éducation, ce qui a facilité l'arrangement. Après avoir mis à l'abri des archives précieuses dans des malles envoyées chez la sœur de Freinet, près de Gars, Elise part avec sa fille, le 6 avril 1941, rejoindre la maison de sa mère à Vallouise (Hautes-Alpes).

[\(retour\)](#)